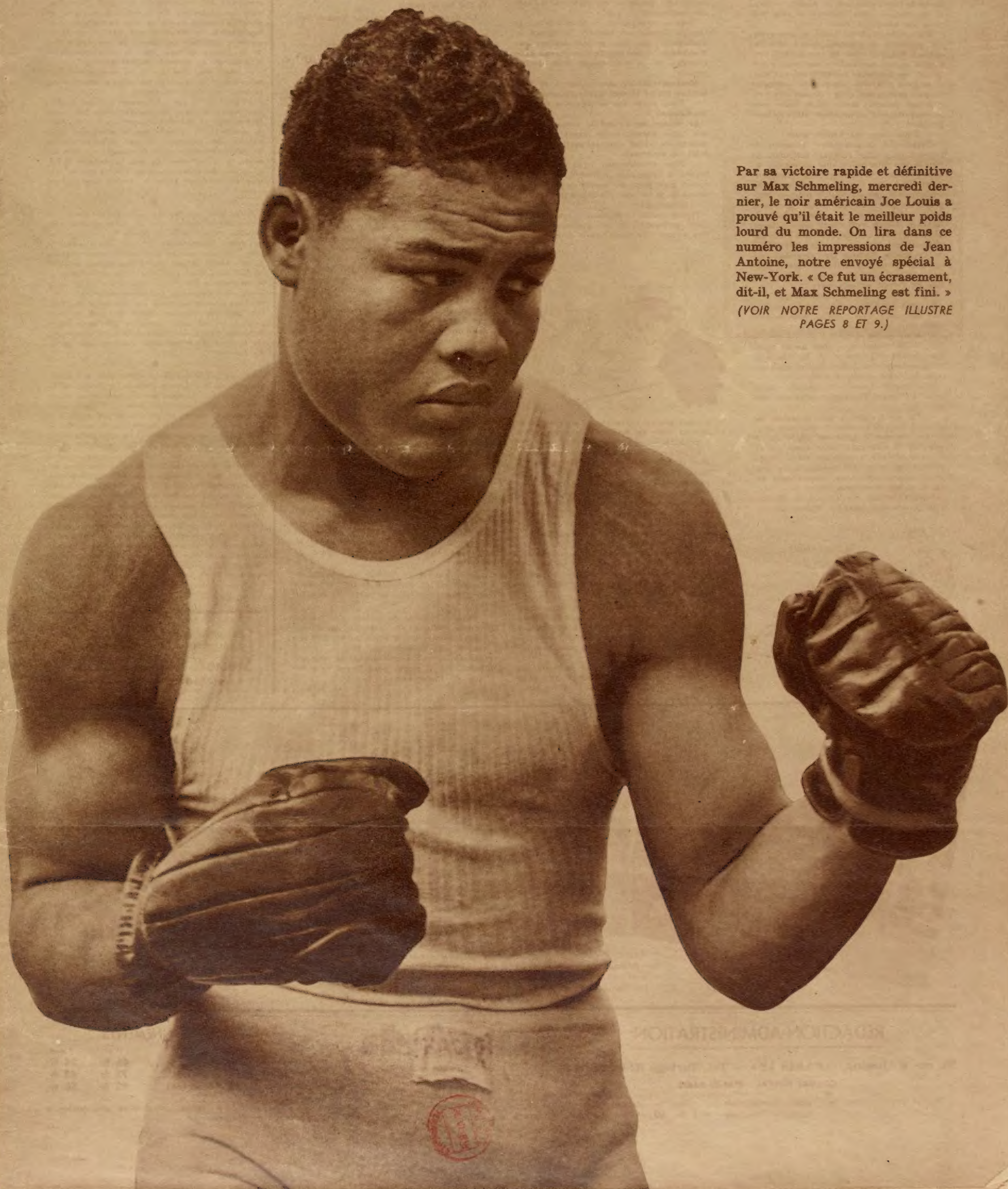


match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

Le Tour de France
se jouera dans les Pyrénées
par **Antonin MAGNE**



Par sa victoire rapide et définitive sur Max Schmeling, mercredi dernier, le noir américain Joe Louis a prouvé qu'il était le meilleur poids lourd du monde. On lira dans ce numéro les impressions de Jean Antoine, notre envoyé spécial à New-York. « Ce fut un écrasement, dit-il, et Max Schmeling est fini. » (VOIR NOTRE REPORTAGE ILLUSTRE PAGES 8 ET 9.)

LUNDI SOIR A L'ETUDE

par S. ALLURT

(Second prix de notre concours du "Meilleur conte sportif")

— Romet, pliez ce journal !
— Mais, monsieur, c'est un journal de sports !

— Ne répondez pas et pliez ce journal, sans quoi vous aurez six heures !

L'interpellé obéit avec une lenteur étudiée, pendant que son surveillant le regardait pensivement. Vraiment bien planté, ce Romet, un heureux mélange de force et de contrôle de ses gestes. Ballandier s'était souvent demandé comment il y parvenait ; il avait conclu à une sorte de prédestination, se disant : « Bah ! il est comme cela, comme je suis fait pour les bouquins, voilà tout. »

Mais cette étude du lundi, un peu avant les vacances de Pâques, devait être funeste à Emile Romet. Sa tranquillité prolongée et son application soutenue éveillaient les soupçons de Ballandier. Celui-ci se leva et vint à pas feutrés constater ce qu'il pressentait déjà : Romet avait repris son journal favori et le lisait sous la couverture d'un immense atlas de géographie.

— Vous aurez six heures jeudi.

C'était une catastrophe ! L'équipe de football du collège recevait justement ce jour-là son plus redoutable adversaire du championnat d'Académie, et le vainqueur serait champion ! Romet savait qu'ils ne trouveraient pas de joueur pour le remplacer au poste d'avant-centre. Comment faire ? Aussitôt pensé, aussitôt fait. La sortie de l'étude s'effectuait dans le brouhaha des livres qui claquent, des pieds qui traînent, des chansons et des sifflets, et de la grosse horloge qui détendait ses ressorts d'arthritique. Romet restait seul.

— Allons, dépêchez-vous, vous allez être en retard au réfectoire.

Et, comme l'élève ne bougeait pas :

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, c'est... voilà... pour la consigne.

— Mais parlez donc !

— Voilà, monsieur : nous avons jeudi une partie importante et la consigne m'empêcherait de jouer. Voulez-vous me reporter cette consigne à dimanche ?

La demande aussi nette, brutale même, parut suffoquer Ballandier, puis une idée lui vint :

— J'ai autre chose à vous proposer, un effort à vous demander. Il vous sera aisé, si tant est que le sport est une école de volonté. Je suspends votre consigne et, si vous arrivez à occuper votre temps d'étude par votre seul travail, je n'y penserai plus. L'expérience commencera demain. A bon entendeur, salut !

Jamais l'étude n'avait été le théâtre d'un pareil événement : Romet travaillait.



lait sans faiblir ! Et ses camarades se tournaient sur leurs bancs, s'étonnant de ce revirement.

Pour moi, dit Langlois à son voisin, un petit rouquin saupoudré de taches de rousseur, il prépare un beau chahut, tu penses qu'il va se venger.

Cette interprétation du silence opiniâtre de Romet fit ainsi le tour de l'étude. Chacun s'attendait à une explosion soudaine, en pensant avec délices au beau spectacle offert par le « chahut » d'un camarade, quand on est soi-même à l'abri des consignes.

Tous se trompaient. Si Romet levait la tête, il rencontrait aussitôt le regard de Ballandier, un peu moins sévère que d'habitude, et se remettait au travail avec l'énergie et la maladresse d'un désabusé.

Mercredi arriva sans incident et Ballandier retint Romet après l'étude :

— Vous voyez que le travail a du bon, maintenant ?

Le visage de Romet le remercia plus que toute parole, mais lorsqu'il lui demanda de venir voir la partie, l'après-midi du lendemain :

— Non, écoutez-moi ! J'ai d'abord du travail à faire pour vendredi, et ensuite aucun goût pour ces sortes de spectacles auxquels je ne vais d'ailleurs jamais.

— Dommage !

Romet partit et Ballandier, pas absolument convaincu de ses propres paroles, tira de son côté. Quel besoin de mentir ! Il



n'avait pas de travail pour le lendemain, il irait donc au stade, sans en rien dire à personne.

Et le jeudi, à deux heures, il se dirigea seul vers le stade, volontairement en retard. Il s'installa seul, à l'écart d'un groupe de collégiens qui manifestaient bruyamment leur enthousiasme à l'adresse d'une belle combinaison de la ligne d'avants, amorcée par Romet. Ballandier se rapprocha cependant pour demander quelle était la marque. « Un pour eux », lui fut-il répondu, et aussitôt il reçut une pluie d'explications à ce but malheureux : l'arbitre, le terrain glissant, un arrière timoré, le gardien de buts pris à contrepied... Il repartit pour être plus tranquille.

La partie tenait bien ce qu'elle promettait, mais la défense du collège faiblissait dangereusement par instants, si bien que la fin de la première mi-temps fut sifflée à l'avantage de deux buts à zéro pour les lycéens visiteurs.

Il s'écarta des vestiaires pour ne pas être vu par Romet. Qu'était-il venu faire dans cette galère ? Rien d'intéressant !

Le collège était battu désormais et il allait partir, finir son travail pour samedi, voilà ! Mais quand il tourna la tête vers le terrain, il vit que la seconde mi-temps allait commencer. Il resta, partagé entre un secret désir de voir se consommer la défaite du collège et la pensée de son travail.

Quel regain d'énergie avaient puisé les collégiens dans le court entr'acte ? Ils paraient à l'attaque sans répit, persuadés qu'ils combleraient leur retard avant la fin de la partie.

Le demi-centre, après une longue per-



cée qui l'amena aux trois quarts du terrain, lança son allier droit qui avait compris l'attaque : il fonce à toute allure, débordant l'arrière, et un centre impeccable partit, juste à point pour que Romet cueillit la balle de volée. Un « Ah ! » d'admiration, soulignant ce joli but, parcourut les quelque cent spectateurs. Ballandier, lui, était un peu ému, sans se l'avouer encore.

Il suivit alors plus attentivement, et lui qui n'avait fait qu'observer des élèves dans une étude, aux prises avec un devoir de mathématiques ou une dissertation, observa ces jeunes garçons tendus vers un même but, animés par une même pensée, sauver l'honneur du collège vaincu.

Ils s'étaient organisés et, rapides sur la balle, enrayaient les plus dangereuses offensives, se cantonnaient dans le camp adverse.

Ballandier prenait au jeu un intérêt croissant : il se surprit même à esquiver des mouvements du pied qui trahissaient son attention.

Quand un coup de tête habilement donné égalisa la marque, une joie qu'il s'expliquait à peine l'inonda.

Qu'il était beau, cet effort loyal et volontaire des onze joueurs qui voulaient leur victoire !

Ils l'obtinrent, leur victoire, par un but d'avance, marqué une minute avant la fin par Romet, décidément l'âme de l'équipe.

Cette nuit-là, Ballandier se réveilla en sursaut sur sa descente de lit : il venait de rejouer tout seul la partie de l'après-midi.

Depuis, l'équipe du collège s'est transformée. Mais, si elle a perdu son avant-centre Romet qui a brillamment fini ses études, elle possède une recrue, encore malhabile, mais certainement la plus enthousiaste. Il s'agit, vous l'avez tous deviné, de Ballandier.

S. A.

Sur trois points de vue

★

Il y a la question des commissaires, des commis-

saire quelque peu désavoués lors de la course Paris-Saint-Etienne. On pourrait y répondre en posant une autre question : « Aimeriez-vous exercer les fonctions de commissaire ? » Pour ma part, je vous répondrai hardiment : « Non ! » Et voici pourquoi : j'accompagnerai un directeur sportif. Tous sont pour moi d'excellents amis, auxquels il m'est arrivé souvent de demander des renseignements qui, pour moi, étaient des services. Etre obligé de prendre une décision qui les lèse ou qui les gêne me semblerait difficile. Le règlement ? Eh oui ! Mais comme l'a dit un commissaire fort avisé, Henri Boudard, les règlements de course sont multiples. Ils disent le manque d'unité de vues, la multitude d'interprétations du règlement-type. Les cas de fautes contre le règlement sont divers. Le commissaire doit de ne pouvoir les juger selon sa conscience. Si on le désavoue, sa présence devient inutile.

— Mais, nous dira-t-on, si les commissaires sont désavoués et qu'ils soient, par ailleurs, désintéressés, pourquoi en trouve-t-on encore ?

Eh bien ! voilà. Les commissaires sont des mords, des piqués du vélo. Ils trouvent toute leur satisfaction dans le fait qu'ils suivent une course. Alors ils persistent. Ils estiment que la satisfaction qu'ils ont les paie largement de leur peine et atténue les petits mécomptes qu'ils connaissent. Ce sont des sages. Ils se contentent de peu. Sainte-Mère U.V.F., en eux, des enfants modèles. Elle les gronde, leur tape sur les doigts ; mais ils l'aiment bien tout de même.

★

Autre point de vue. Le cyclo-moteur Deryn est à ce point triomphant que, six semaines après l'affirmation de son succès, on liquide les petites motos, les motos commerciales. Et allez donc, adieu le père ! Il nous semble qu'il aurait mieux convenu qu'on attendît un peu. Il y a deux genres de courses sur route avec entraîneurs : la petite moto et le vélomoteur. Ne brûlons pas si vite ce qu'on a adoré assez longtemps. Les engins mécaniques assurent aux courses sur route une régularité qui, parfois, peut leur manquer. Usent des deux modèles, puisque le jour paraît prochain qui verra courir beaucoup d'épreuves classiques derrière entraîneurs. On y songe. Et je considère, pour ma part, qu'on n'a pas tort.

★

Et puis il y a encore un point, mais qui paraît acquis, celui-là : Charles Pelissier a décidé de ne plus courir que quelques petites épreuves sur route. Il remplira ses contrats sur piste — il courra aussi le Critérium des As s'il ne change pas d'avis d'ici là — et puis, finie la route. Plus de Pelissier sur la route, alors que nous avons vu le si regretté Henri rester une des vedettes du sport cycliste routier pendant vingt ans ; son frère Francis a raccroché à comme un homme las, pour nous montrer deux ans plus tard dans un Bordeaux-Paris que lorsqu'un homme de sa trempe voulait il pouvait ; et quand Charlot nous a montré pendant des années que lui aussi, quand il voulait, pouvait ; car si son palmarès routier est modeste, il faut dire que, lorsque l'occasion se présente, il fit de belles choses. Nous nous souvenons toujours qu'après une course de six jours il fournissait, le dimanche suivant, un Paris-Roubaix qui eût pu le voir vainqueur. Il n'y aura plus de Pelissier qui, pendant cinq lustres, firent acclamer leur nom ; il n'y aura bientôt plus de Magne. Que l'Auvergne y songe. Ses enfants vont nous manquer.

RENE BIERRE.

Champions sportifs ! Votre photo doit figurer dans la collection unique du

Studio "FRANCE-PRESSE"

100, rue Réaumur - Gut. 80-60



A Rabat, l'équipe de France B d'athlétisme a battu la formation de l'Afrique du Nord par 78 pts à 41. Nos photos représentent (de g. à dr.) : l'arrivée du 400 m., la réception au stade du prince héritier Moulay Hassam et la victoire de Heim aux 100 mètres.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 fr. 50, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

LE TOUR DE FRANCE se jouera dans les Pyrénées

par Antonin MAGNE

qui vient de terminer sa préparation
dans l'Aubisque et le Tourmalet

**On considère les Français
en parents pauvres, mais
on a tort...**



L'escalade du Tourmalet.

J'AI retrouvé, il y a quelques jours, et avec une grande joie, cette bonne ville de Nay, où j'ai passé, jeune coureur, de longs instants, en compagnie de mon vieil ami Victor Fontan.

Et j'ai également retrouvé Fontan, toujours souriant, vif, actif, et toujours amoureux de ses belles montagnes qu'il lui plairait encore d'escalader en tête du peloton bariolé du Tour de France.

« Tu vois, m'a dit Fontan, les Pyrénées entretiennent leur homme. Tu devrais, plus tard, venir t'installer ici, mon petit Tonin... »

J'avoue en être tenté. Mais ce n'est pas le moment de songer à la retraite, d'autant plus que je me sens en santé parfaite, et que j'ai le temps, au fond, d'aller planter mes choux.

Tant qu'on se sent vaillant, il est inutile de s'en aller, et j'espère démontrer, dans le Tour, que j'ai encore mon mot à dire sur la route.

Reconnaissance indispensable

Si je suis revenu dans les Pyrénées avant le Tour, c'est parce que j'estime indispensable une reconnaissance de la montagne.

De tout temps j'ai tiré des enseignements de mes visites aux cols. D'une année à l'autre, le sol se modifie, les muscles changent également. Il convient d'adapter les développements aux circonstances du moment, et les heures passées récemment dans l'Aubisque, le Tourmalet et Aspin m'ont confirmé que je n'avais pas tort.

J'ai établi des braquets nouveaux et qui me conviendront mieux que ceux utilisés jusqu'à présent.

Vous me permettrez bien de ne pas vous en dire plus : j'ai toujours eu mes petits secrets...

Les Pyrénées joueront un grand rôle

Je suis persuadé de plus en plus, maintenant, que les Pyrénées joueront un grand rôle dans le Tour de France 1938.

J'ai la nette impression que le Tour se gagnera entre Pau et Perpignan, surtout entre Pau et Luchon.

Du côté dont nous les aborderons, les cols sont plus pénibles. Je me souviens d'ailleurs des batailles terribles entamées dans la montagne, à mes débuts dans le Tour. Il fallait savoir souffrir, et il en sera de même d'ici quelques jours. Il y aura certainement des surprises.

Les hommes qui connaissent les cols dans le sens dont nous allons les grimper seront avantagés et un athlète tel qu'André Leducq, dans un bon jour, pourra certainement, avec son expérience, terminer non loin des premiers sans être un grimpeur exceptionnel.

Je ferai ma course

On m'a demandé : « Que ferez-vous dans les Pyrénées ? »

Certains pourraient prétendre, à ma place, qu'ils n'en savent rien. Mais je mentirais en

me défilant de cette façon, car je sais parfaitement comment les événements se dérouleront et j'ai déjà tracé ma course.

Je la ferai comme j'en ai le désir.

Je ne serai peut-être pas premier en haut de l'Aubisque, mais non loin des « monta-

gnards » qui, eux, s'en donneront à cœur joie ; peu importe, d'ailleurs, car l'essentiel n'est-il pas de terminer en bon rang à Luchon ?

D'un col à l'autre la physionomie d'une course peut se modifier du tout au tout, et un coureur, ayant pris récemment sa mesure, saura sagement doser son effort.

Un Berrendero redoutable

Je n'ai pas mal grimpé : je ne suis pas mécontent de moi.

A l'heure H, je dois me défendre parfaitement contre mes adversaires.

Mais, j'ai assez parlé de moi et, si vous le voulez bien, je vous ferai quelques confidences sur mes compagnons d'entraînement.

L'un d'eux m'a frappé : l'Espagnol Berrendero que j'ai retrouvé dans sa condition physique des grands jours.

Berrendero a très bien monté les cols. Il est, au surplus, devenu un régional de l'étape Pau-Luchon, et il quittera Pau en n'ignorant pas, lui aussi, où il va exactement.

J'avais déjà écrit, il y a pas mal de temps — il y a un an exactement, lors du dernier Tour de France — qu'il m'eût été agréable de voir, contre Gino Bartali, un Berrendero en pleine possession de ses moyens.

En juillet dernier Berrendero était, en effet, amoindri.

En juillet prochain, il aura cette allure facile, dégagée, irrésistible qui fit notre admiration lorsqu'il nous arriva, pour la première fois, de son Espagne natale.

Un autre Espagnol sera à surveiller et vous allez être surpris de lire son nom sous ma plume, parce qu'on le considère généralement, et à tort, comme un second plan : Alvarez.

Ce petit bonhomme a de solides moyens. Il a su mener son affaire. Il habite Pau. Il

a fréquemment monté les cols et c'est pour-quoi il conviendra de s'en méfier.

Fréchaut m'a étonné

Parlons un peu des Français. L'un d'eux, Fréchaut, m'a étonné dans l'Aubisque. Fréchaut n'a pas mal monté du tout, et s'il n'est pas nerveux en course, s'il n'est pas fatigué pour avoir produit des efforts insensés dans les premières étapes, il terminera en excellent rang la première étape des cols, d'autant qu'il descend parfaitement et qu'il peut regagner en dégringolant les pentes une partie du temps perdu en montées.

Fréchaut est un garçon solide, courageux, bien armé moralement et que j'aiderai pour ma part de toutes mes forces.

Antonin Magne en tête dans le col
de l'Aubisque.

Marcaillou, homme du Tour

Pour Marcaillou, ce n'est pas exactement la même chose. Il est maintenant aguerri, et il a été en progressant dans le Tour. Marcaillou a toujours écouté les conseils que je lui ai donnés, et il les écouterait encore, je le sais, dans quelques jours.

Mon ami Sylvain tient une très jolie forme ; toutes ses dernières courses nous l'ont prouvé. Je me suis entretenu avec lui ces soirs derniers à Nay, et je l'ai trouvé confiant au possible. Il sait où il va. Il sait ce qu'il veut. Il a définitivement jugé l'étendue de ses ressources. Il pourra peut-être finir encore bien mieux que les autres années ce Tour qu'il a minutieusement préparé.

Et Laurent ?

J'ai vu aussi Laurent. Il est plus difficile de le juger. C'est un homme lourd pour les Pyrénées. A lui le courage ne manque pas non plus et il ne faudra pas s'inquiéter de son classement au sommet du premier col.

A la fin de la journée, il terminera vraisemblablement en bon rang, ayant de qualités de rouleur redoutables et une volonté bien trempée.

Cette prise de contact nous aura été utile. Elle nous aura appris à mieux nous connaître, à mieux nous apprécier et elle nous aura aidés à mieux nous entendre.

Il n'eût d'ailleurs pas été inutile que nous fussions plus nombreux à envahir le magasin de Victor Fontan.

Ce n'est pas lui qui s'en serait plaint. Ce n'est pas moi non plus.

Nous, les parents pauvres...

Mon séjour dans les Pyrénées est terminé. A l'heure où j'écris ces lignes, je m'apprête à boucler mes valises pour regagner Arcachon où je vais attendre le départ du Tour. Je n'arriverai à Paris que quelques jours avant le grand voyage.

N'ayant plus à vous faire de confidences sur ma préparation pyrénéenne, et sur celle de mes camarades, j'aimerais, l'occasion m'en étant à nouveau offerte de m'exprimer librement et publiquement, signaler, à nos supporters que, « parents pauvres au départ, nous ne le serons certainement plus après quelques jours ».

On parle beaucoup des Italiens. C'est normal. On parle moins des Belges. On a tort, car « Sylvère Maes et ses compagnons seront des adversaires terribles », si l'on en croit les derniers tuyaux de l'entraînement. On n'a pas l'air d'avoir grande confiance en nous et ça me désespère un peu car je sais où nous en sommes dans l'équipe A et j'apprécie à sa valeur la force que représente l'équipe des « cadets » admirablement construite.

Retournons le proverbe et inspirons-nous de cette formule, nous, les Français du Tour : laissez dire et bien faire.

Adopté par Félix Lévitan.



WIMBLEDON 38



IES championnats internationaux de Grande-Bretagne sont, à Wimbledon, en plein développement. Lundi dernier à 14 heures tapant, les premières épreuves du plus prestigieux des tournois internationaux occupaient le fameux « central », théâtre de tant de rencontres historiques, et une bonne quinzaine de courts secondaires.

Ainsi, par une sorte d'embrayage automatique, fut mis en mouvement un énorme mécanisme dont le train n'est suspendu que pour reprendre au début de chaque après-midi et se dérouler sans à coup jusqu'au dernier point des parties finales.

Cette organisation du tournoi de Wimbledon est, en vérité, quelque chose d'unique en son genre. Evidemment elle ne laisse pas la moindre place à la fantaisie. Aussi certains lui reprochent un caractère mécanique par trop sévère. Mais, en revanche, quelle merveille sous le rapport de la conception technique ! Et puis, où la fantaisie conduirait-elle si on lui laissait libre cours dans une affaire d'une telle ampleur ?

Bref, à Wimbledon, tout est exclusivement réglé en vue du tennis. De telle sorte que, de ce point de vue, tout va comme sur des roulettes. Pas la moindre anicroche. Une partie est encore en cours que, parmi ses spectateurs, se trouvent l'arbitre et les juges de lignes de la partie suivante. « Game, set and match for X ou Y » et la relève des officiels se fait instantanément tandis que les acteurs dont le rôle vient de prendre fin cèdent la scène à leurs successeurs. La hauteur du filet soigneusement vérifiée — ce qui, soit dit en passant, ne se fait pas toujours chez nous — et la séance continue.

Au reste, pas question pour les concurrents d'importuner le juge arbitre au sujet de leurs convocations. Cette idée qui, chez nous, encore paraît toute naturelle serait, là-bas, d'une immense cocasserie.

Aborder le juge arbitre de Wimbledon, quelle histoire ! Autant, parole d'honneur, tenter d'approcher de tout près le grand lama.

Retranché dans son sanctuaire ce très haut personnage, aidé d'une demi-douzaine d'aides de camp, compose ses programmes quotidiens à sa guise. Ouvrage précis, net et qui serait d'ailleurs absolument intangible si, parfois, le ciel ne se mêlait de troubler par la pluie sa magnifique ordonnance.

Ainsi, tel le commandant d'un navire, le juge arbitre de Wimbledon est, après Dieu, seul maître en son domaine et c'est très bien ainsi.

Après cela il convient de louer le confort qu'on trouve à Wimbledon. Il est proprement incomparable. Prenons, comme seul exemple, ce splendide central où vingt mille spectateurs sont assurés d'être, également, à l'abri de la pluie et des traits d'un soleil trop rigoureux.

Combien de fois, pour ma part, ai-je regretté les tribunes couvertes de Wimbledon alors que, en compagnie de quantités d'autres martyrs, je cuisais tout vif, lors de certains « Challenge Round » de la Coupe Davis, sur la rôtissoire du Roland-Garros ?

Et l'on pourrait s'étendre encore longuement sur les particularités de Wimbledon, sur

l'aspect qu'il présente à l'heure, sacro-sainte, du thé, sur la physionomie d'ensemble de ses habitués et sur beaucoup d'autres sujets plus ou moins piquants pour la curiosité française, mais il faut aussi savoir se borner.

★

Venons donc au principal. Les championnats internationaux de Grande-Bretagne présentent-ils cette année le même intérêt que les années précédentes ? A cette question on peut, en toute certitude, répondre par la négative.

De fait, le championnat simple messieurs, épreuve capitale du Tournoi, était, pour employer une expression vulgaire, couru par avance.

Alors qu'autrefois cette compétition réunissait des champions hors classe tels que Tilden, Lacoste, Cochet, Borotra, Crawford, Vines, Perry, von Cramm, etc., on n'y voit cette année qu'un homme d'une telle catégorie. Effectivement le Californien D. Budge domine de façon si nette le lot de ses concurrents qu'on peut dire qu'il faudrait un miracle pour qu'il perdît le titre qu'il conquiert l'an dernier.

Et, de même, il est probable qu'il renouvelera les triomphes qu'il obtint en double et en double-mixte.

Tournons court : les championnats simple et double dames sont les seules épreuves du Tournoi qui paraissent devoir donner lieu à une lutte sévère. Dans la première, Mme Mathieu paraît capable de nous faire honneur sans toutefois faire figure de gagnante probable. Dans la seconde, en revanche, notre excellente compatriote semble avoir de bonnes chances pour nous donner, avec l'aide précieuse de miss Yorke, un demi-titre international.

C'est peu quand on se représente la rafle totale que nous faisons autrefois des titres de Wimbledon grâce à nos Lacoste, Borotra, Cochet, Brugnon, grâce aussi à la plus merveilleuse joueuse des temps passés, présents et peut-être futurs, nous voulons dire Mme Suzanne Lenglen. Mais qui sait si Pétra et Destremau, réservées cette année, en vue du match de Coupe Davis, France-Allemagne, ne feront pas, quelque jour, revivre pleinement notre gloire défallante ?

CHARLES GONDOUIN.

Quatre des meilleurs raquettes du Tournoi de Wimbledon : (de haut en bas et de gauche à droite) Jean Borotra, Mrs H. Moody Willis, Miss Helen Jacob et Austin.

CYCLISME



PARIS-LIMOGES. — Vue aérienne d'Orléans au moment où passent les coureurs du peloton de tête.

UN INCONNU : DUMONT, GAGNE PARIS-LIMOGES

(De notre envoyé spécial.)

À la lecture du résultat brutal de l'épreuve, ceux qui n'ont pas suivi le classique Paris-Limoges vont à coup sûr penser : « Voilà une épreuve manquée, parce qu'elle revient à un inconnu. »

Ce serait une injustice flagrante à l'égard du Limousin Dumont, qui laissa hier derrière lui un lot restreint, certes, mais tout de même valeureux de routiers en forme.

Paris-Limoges est long, très long : 368 kilomètres. Il y a suffisamment de côtes dans la dernière partie du parcours pour qu'un routier soit dégoûté des grimpettes pour une période indéfinie. On ne peut donc gagner par hasard sur un tel parcours.

Pour nous, Dumont était tout aussi inconnu qu'il l'est actuellement pour vous. Mais nous l'avons vu pédaler allègrement tout au long de la journée, puis, quand le moment décisif survint, quand il fallut bien se décider à courir sans plus attendre après le jeune Belge Ritservelde, qui s'était enfui, il laissa littéralement sur place Louis Thiétard, qui n'est pas un « enfant de troupe » du cyclisme, et Jean Goujon, qui court toujours très intelligemment ; mais sans doute n'y avait-il rien à faire contre le Limousin, que les braves de ses concitoyens déchainaient littéralement. Il combla tout seul le « trou » qui le séparait de Ritservelde et s'en fut tout seul vers la piste de Limoges où l'attendait son public, lorsqu'il supposa que c'était le bon moment. Il ne pouvait plus être battu.

Les autres ?... Que dire, sinon que Goujon a surpris agréablement en montrant qu'il tenait la distance et que Thiétard, sur sa course d'hier, doit fournir, dès la semaine prochaine, un Tour de France tout de régularité. Une grosse désillusion avec Deforge, qui nous surprendrait bien s'il parvenait à bien se défendre dans le Tour.

Galateau, lui, a l'excuse d'une crevaisson au mauvais moment.

Ils étaient vraiment trop peu au départ. Une équipe entière « oublia » de se présenter. C'est faire un peu trop bon marché des efforts des organisateurs.

Un mot sur Ritservelde. Ce n'est peut-être pas un très grand champion, mais sa fougue

et son aisance font pressentir pour lui d'autres succès que ceux qu'il remporta déjà dans trois catégories différentes des championnats de Belgique. Il s'en fallut d'un rien qu'il n'enlève Paris-Limoges.

Comme nous comprenons son directeur sportif, Léon Leroux, qui se refuse à le considérer comme un simple ouvrier de la pédale.

R. DE LATOUR.

ARCHAMBAUD TRIOMPHE DANS LES MONTS ROANNAIS

DANS les Monts du Roannais, Maurice Archambaud a prouvé, hier, que si sa forme était tardive, elle n'en était pas moins excellente.

Dès le début de cette course pénible — et qui a admirablement servi la cause de la décentralisation du cyclisme routier — Archambaud fut au premier rang. Il s'échappa en compagnie de Carini et de Cosson, puis lâcha ses deux compagnons de route, pour avoir bientôt une avance confortable : un peu plus de trois minutes.

Pour lui, ce n'était pas suffisant et cette avance fut bientôt de cinq minutes, puis de six.

Heureusement, d'ailleurs, car un silex l'arrêta à quelque cinquante kilomètres de l'arrivée, alors que Leducq et Le Grevès le pourchassaient rageusement.

Il perdit deux minutes, se découragea, n'eut plus qu'une minute quarante à vingt-cinq kilomètres du but, mais, reprenant brusquement le mors aux dents, repartit de plus belle pour gagner finalement devant Leducq, abandonné par Le Grevès, victime, lui aussi, d'une crevaisson.

Et l'écurie Mercier, avec Archambaud, Leducq, Le Grevès, Kint, Storme et Debenne, prit les six premières places.

GEO TYZOR.

LESQUILLONS, VAINQUEUR D'UN DUR PARIS-ROUBAIX

Le premier Paris-Roubaix réservé aux amateurs et indépendants s'annonçait comme une course très dure par la longueur de son parcours, et surtout par les pavés, si nombreux en fin de course. L'épreuve tint tout



PARIS-ROUBAIX AMATEURS. — L'excellent Lesquillon, un poulain de Ruinat, gagne l'épreuve. On reconnaît à ce tournant Murat, Le Moal, Svoboda, Coudrain, à l'extérieur, et Lesquillon.

ce qu'elle promettait. Elle fut extrêmement pénible, et vingt-cinq coureurs seulement, sur les quatre-vingts qui prirent le départ, terminèrent.

La victoire est revenue au champion de France militaire Lesquillon, du Vélo-Club de Levallois. L'Olympien fournit une course remarquable, et son succès est des plus mérités. Il fut de l'échappée décisive qui se produisit après Doullens. Et alors que ses camarades de fugue étaient accidentés ou lâchaient pied, il filait seul vers l'arrivée pour triompher de Pompilio, dont la forme actuellement est remarquable. Lesquillon, qui ravit à Roger Paris le maillot jaune des amateurs et indépendants, trouve dans cette victoire la confirmation d'une bonne saison.

Derrière Lesquillon et Pompilio, on trouve Grimberg, Sessier, Muller et Giri Nello.

Après diverses fugues, le peloton était rentré dans l'ordre avant l'attaque de Doullens. Peu après, Le Moal s'échappait, ayant dans sa roue Lesquillon, Candoni, Legendre et le Nordiste Mensuella. Candoni creva quelques kilomètres plus loin ; Le Moal lâcha pied ; Mensuella cassait sa roue, et Legendre voyait tous ses efforts réduits à néant à cinq kilomètres du but par une crevaisson.

Les malchanceux furent nombreux. Talle fut victime d'une chute, de même que Le Nizhery. Roger Paris fut éliminé avant Beauvais par une chute assez sérieuse. Il y a toutefois lieu de mentionner les belles courses fournies par deux provinciaux : Vassilieff, de Lille, coureur de troisième catégorie, qui termina neuvième cette dure épreuve, et Mensuella, qui étonna tous les suiveurs par son allure et son endurance.

R. M.

UNE SURPRISE A VINCENNES : GEORGET BATTU

Il n'y a plus assez de grands sprinters en Europe pour que nous éprouvions, à l'occasion des séries du classique Grand Prix de Paris, les habituels pincements au cœur qui sont le signe de l'émotion.

Les grands favoris se qualifient, désormais, avec le sourire. Ils arrivent confiants, sans défiance, effectuent leur petit tour... et s'en vont aussitôt, tel Scherens, qui ne nous a montré son maillot arc-en-ciel qu'une petite minute en tout et pour tout...

Si l'U. V. F. y consentait, cette première



PARIS - ROUBAIX AMATEURS. — Les échappés : Dassé, Murat, Pompilio, Muller, Lesquillon et G. Sérès.

journée du meeting du Grand Prix de Paris pourrait tout de même avoir plus d'attrait. Il suffirait d'aller jusqu'aux quarts de finale. Et ainsi eût-on vu Jeff Scherens au moins une seconde fois...

L'un après l'autre, Gérardin, Scherens, Van Vliet, Michard, Chaillot, Richter et Jézo enlèveront leur série sans être à l'ouvrage, Chaillot éliminant Falk Hansen, et Jézo n'ayant personne à redouter en l'absence du Hollandais Van Egmond.

Une seule surprise : la défaite de Georget par Pola. Non que le champion d'Italie soit dénué de qualités, mais ses dernières performances n'étaient pas telles qu'on puisse voir en lui le « tombeur » de Georget.

D'ailleurs, le temps réalisé dans les deux cents derniers mètres est fort médiocre. Il fallait donc que Georget ne fût vraiment pas dans un bon jour pour être ainsi battu.

Si, dans sa série, Van Vliet n'eut guère à s'employer, il put, par contre, nous faire admirer l'étendue de ses moyens dans le handicap.

Van Vliet sera dangereux sur cette piste de Vincennes qui entre à merveille dans ses moyens, et Scherens en convenait lui-même...

Chrétien, dans le Prix Riguelle, fut très à l'aise, et Gérardin-Falk Hansen, à tandem, prouvèrent, une fois de plus, leur parfaite cohésion. Ils ont été irrésistibles, et Michard-Chaillot n'en sont pas revenus...

Enfin, Grundhal, déjà vainqueur de la course de Primes, enleva l'épreuve derrière tandem devant Combondoux, excellent second. Le Danois a gagné sa journée.

F. L.



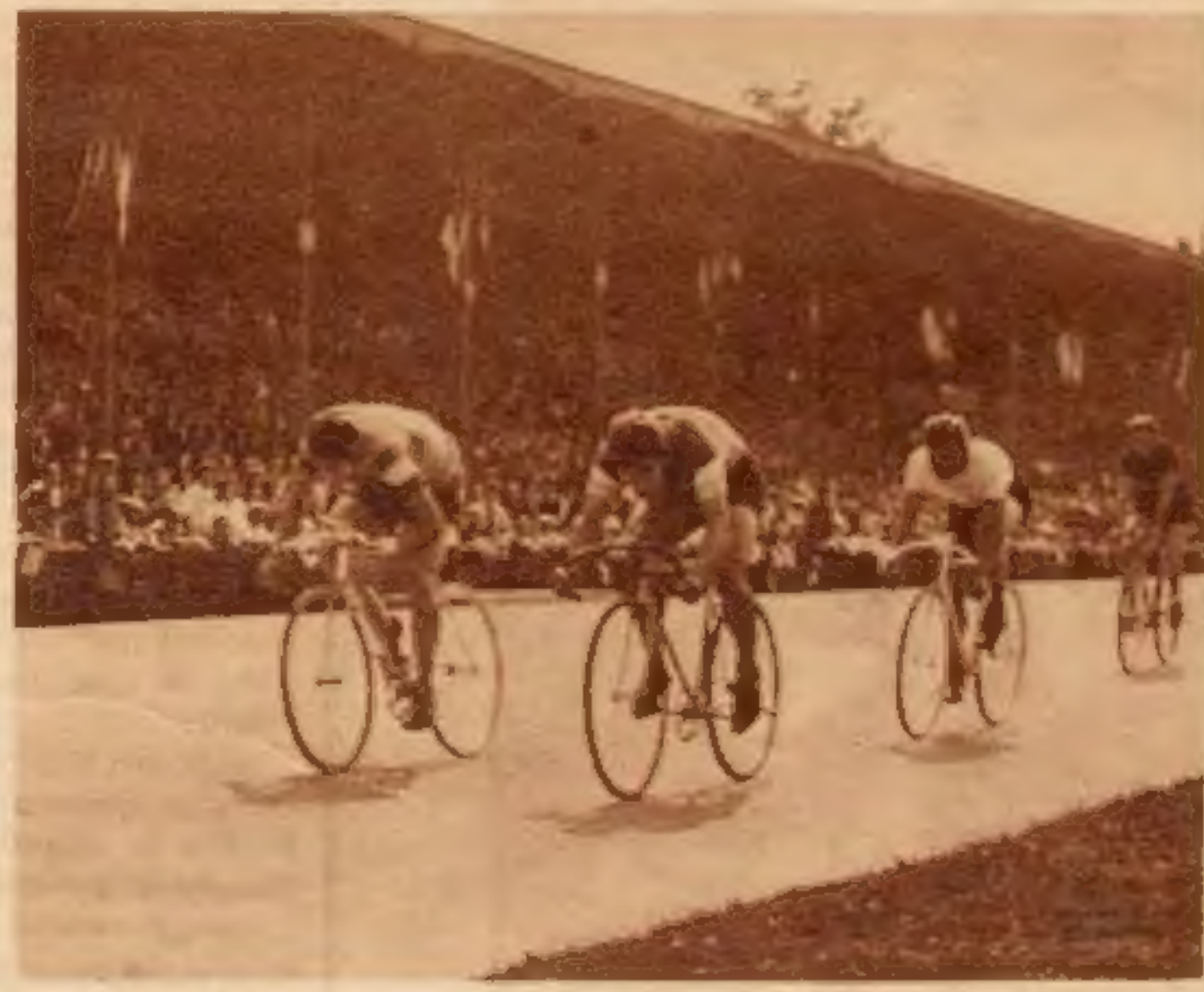
VINCENNES, PISTE MUNICIPALE, GRAND PRIX DE PARIS. — Chaillot (à gauche) va attaquer victorieusement Falk Hansen (au centre) et gagner sa série.



Falk Hansen et Gérardin vainqueurs du Prix Louis Jossot aux Grands Prix de Paris.



Assis sous les frais ombrages de la Piste municipale, les sprinters devisent gaiement. On reconnaît Pola, Richter, Martinetti, Gérardin.



La victoire de Van Vliet (à l'extérieur) dans le handicap du Prix Friol.

Bluemels

La Pompe Type Tour de France

Revue de détail de nos "bleus" du Tour...

...JAMINET, MALLET, DEFORGE, GOUTORBE, NAISSE, LE GUEVEL, LEROY, SPAPIERI, TASSIN GRIMBERT, LAMURE ET BOUVET

TOUS les ans nous recherchons des hommes nouveaux pour le Tour de France et, tous les ans, nous éprouvons bien des déceptions.

Que d'espoirs envolés, que de confiance trompée...

Malgré tout, nous reprenons régulièrement la route afin de trouver aux Magne et Leducq, qui tiennent toujours le haut du pavé, de dignes successeurs pour défendre, contre les forces étrangères, le prestige des couleurs françaises.

Dans quelques jours, ils seront plusieurs, parmi nos compatriotes, à quitter Paris avec l'enthousiasme de la jeunesse et aussi son inexpérience. Combien nous reviendront de ces nouveaux promus, combien se seront distingués ?



Naisse.

Revue de détail...

Dans l'équipe de France, trois hommes n'ont jamais fait le Tour : Mallet, Georges Naisse et Pierre Jaminet.

Le premier a été désigné après un début de saison éclatant.

Ses performances, sur la côte d'Azur, furent excellentes, et le début de son Paris-Nice, malheureusement arrêté par une chute, absolument extraordinaire.

Puis, Mallet eut quelque peine à retrouver sa belle condition physique d'avril. Il croit pourtant y être parvenu, et ce petit bonhomme, dont la ressemblance avec Benoît Faure est étonnante, est persuadé, dans son for intérieur, que la montagne lui sera favorable comme elle le fut au Stéphanois il y a quelques années.

Mallet est non seulement un grimpeur, c'est aussi un rouleur et sa santé est solide. Le Tour ne doit pas être trop pénible pour lui, et son esprit de sacrifice en fera un excellent équipier s'il est trop mal placé, au début, pour défendre sa chance sans souci de celle des autres.

L'autre Magne...

Georges Naisse, en remportant le Grand Prix Wolber, a démontré, au grand public, qu'il possédait d'évidentes qualités de grimpeur et de rouleur.

Un jour nous lui avons demandé :

— N'avez-vous pas peur du Tour ?

Et Naisse nous a répondu :

— Certainement... Mais je me prépare avec sérieux, et je quitterai Paris confiant en mes moyens et bien décidé à lutter, sur la route de Caen, à armes égales avec les grands « as » des principales équipes.

— Je n'ai peur que d'une chose, nous a-t-il encore dit, me laisser endormir, avant les Pyrénées, et n'être plus, par la suite, qu'un



Le Guevel.



Jaminet.

domestique. Je sais, en effet, qu'on ignore trop les services que l'on peut rendre à un leader, le seul à les reconnaître et qui est impuissant à les faire admettre à la foule et parfois aux critiques.

Grand garçon romantique, Georges Naisse a été comparé à Antonin Magne, dont il a, il est vrai, le regard lointain, la silhouette élancée.

S'il pouvait ressembler jusqu'à la fin du Tour à l'homme qu'il a fini par prendre pour modèle...

Grande vedette !

Pierre Jaminet est la grande vedette des nouveaux promus.

Vainqueur d'une étape de Paris-Nice, vainqueur du Critérium National de la route, second du Derby de Saint-Germain, Pierre Jaminet a été étourdissant de brio, au cours des premiers mois de la saison.

Que fera-t-il en montagne ?

S'il réussit à grimper, nous aurons certainement en lui une excellente recrue, les étapes plates devant lui permettre d'être toujours au premier plan.

Bon tacticien, Jaminet ne commettra pas beaucoup d'erreurs et c'est bien rare pour un débutant « Tour de France ».

Les bleuets

Aucun inconnu dans les « Cadets ». Tous les compagnons d'André Leducq ont déjà couru le Tour au moins une fois. Par contre, que de « bleus » dans les « bleuets » : Le Guevel, Grimberty, Lamure, Bouvet, qui tous ont gagné leur sélection au Tour en courant le Wolber, et Deforge, Goutorbe, Tassin, Leroy et Spapieri, choisis à des titres divers.

Des Wolbertiens, le meilleur peut être Le Guevel qui, immédiatement après le Wolber, a confirmé sa belle performance dans le Tour de l'Oise. Il a été très bon avant Reims, lors du Wolber, et le Ballon d'Alsace ne lui a pas fait peur.

Il est infatigable et il sera dangereux.

Lamure et Bouvet sont plus effacés. Grimberty est très régulier. Il ne dispose pas de gros moyens, mais sait parfaitement utiliser ceux dont il dispose, et combien peuvent en dire autant ?

Deforge a une personnalité très attachante. Amateur, il nous donna les plus grands espoirs. On crut longtemps qu'il allait devenir une vedette importante, quelque chose comme un sociétaire à part entière. Il n'est resté qu'un pensionnaire. Deforge a parfois manqué de courage ; il a aussi été très malchanceux.



Leroy.



Goutorbe.

ceux ; mais on nous dit qu'il a appris à servir les dents, et nous pensons qu'il sera enfin épargné par les crevaisons qui l'ont parfois arrêté alors qu'il tentait de s'imposer.

Avant Georges Naisse, Jo Goutorbe fut comparé à Antonin Magne.

Soldat, il a pu s'entraîner et la « Ronde des jeunes mousquetaires » courue à Auch, ces jours derniers, nous l'a montré capable de se distinguer durant juillet.

Nous sommes heureux qu'on lui ait fait confiance. Il est possible qu'il ne soit pas parmi les plus ardents, au début, ayant à parfaire sa condition physique, mais il sera certainement fort à l'aise après quelques étapes.

Tassin, un Nantais aux larges épaules, un homme qui monte lentement et s'améliore sans cesse, ignore tout de la montagne, mais peu lui importe. Il se prépare loin de Paris, en silence, et il arrivera dans la capitale aussi bien préparé que pour Paris-Caen, qui nous le révéla brusquement.

Leroy et Spapieri, nouveaux professionnels, ont couru, avec plus ou moins de bonheur, toutes les grandes épreuves classiques. Ils sont aussi studieux l'un que l'autre, aussi effacés, timides même, mais également consciencieux et ils ne s'inclineront qu'à bout de forces.

Il y a dix ans, lorsque Antonin Magne et André Leducq sortirent du rang, ils appartenaient, eux aussi, à une troupe faite de débutants.

A leur retour à Paris, on les fêta en héros. Comme nous aimerions déborder d'enthousiasme pour l'un ou l'autre de ces « bleus » qui viennent de défilé devant vous !

F. L.

Le Tour à gauche ? Plus facile

déclarent

Georges Speicher et André Leducq



GEORGES SPEICHER

TROIS coureurs français parmi ceux qui participeront au Tour de France 1938 ont déjà couru la grande épreuve dans les deux sens : Georges Speicher, André Leducq et Antonin Magne. Nul mieux qu'eux n'était qualifié pour parler en connaissance de cause des difficultés qui attendent les concurrents du 32^e Tour de France.

Le Tour à gauche ? Beaucoup plus facile, nous déclare Georges Speicher.

Plus facile pour les étapes de plat s'entend, car pour les cols il en sera tout autrement.

Avec le départ vers Lille, la première étape était pour beaucoup très pénible et bien souvent à son issue la décision était faite. Certes le Tour n'était pas couru mais les pavés du Nord permettaient de tels écarts que le gagnant de la première étape avait de fortes chances de conserver le maillot jaune jusqu'aux cols alpestres. D'autre part ceux qui avaient été lâchés sur les mauvaises routes du Nord se trouvaient démoralisés et bien souvent devaient par la suite se cantonner dans le rôle de domestique et travailler pour l'équipe.

Aujourd'hui il n'en sera plus de même et chaque coureur peut prétendre pouvoir défendre sa chance à égalité avant d'aborder les sommets pyrénéens.

Les hommes seront mieux au point, plus confiants pour attaquer les Pyrénées.

Là il en sera tout autrement et, dans le sens 1938, les cols ne seront pas une partie d'entraînement ni une plaisanterie. Le morceau sera beaucoup plus dur à digérer dans ce

sens que dans celui des années précédentes.

Au départ de Pau il y aura d'abord l'attaque de l'Aubisque, du col de Soulor et, enfin, le Tourmalet. L'année dernière, en montant, on apercevait le sommet, cette année on ne voit pas au-dessus de soi et beaucoup s'en trouveront démoralisés. Je suis certain que les étapes de montagne joueront le mois prochain un rôle beaucoup plus difficile que précédemment.

Mais, conclut l'ex-vainqueur du Tour, dans l'ensemble et c'est l'avis de beaucoup de mes camarades, le Tour 1938 se présente plus facile, ou du moins les coureurs s'y aligneront plus confiants et non avec la hantise que, dès la première étape, ils joueront leur chance définitivement.

ANDRÉ LEDUCQ

Le populaire Dédé est avec Tonin un de ceux qui connaissent le mieux le Tour.

Lui aussi est d'avis que la formule 1938 va mieux équilibrer les chances des coureurs avant l'attaque des cols. Six étapes seront déjà courues, nous dit-il, quand nous aborderons les Pyrénées.

Certes, dans ce sens, les étapes de montagne seront plus pénibles, mais les routes sont aujourd'hui si belles que cela doit bien compenser.

L'escalade en sera plus dure, mais allez donc comparer la route du Galibier d'aujourd'hui avec celle d'il y a cinq ou six ans ?

Et n'oubliez pas le col de l'Iseran, le plus haut du Tour ? Bien des choses qui peuvent modifier un classement. Toutefois dans l'ensemble je crois que tous les coureurs préféreront disputer la « grande boucle » à gauche qu'à droite. On avait une telle peur des pavés du Nord...



Et six étapes peuvent permettre à un homme de se roder, de remonter au classement s'il a été accidenté car il s'agit maintenant de six belles étapes et non des routes du Nord et du ballon d'Alsace...

Mais à droite ou à gauche, il y aura tout de même plus de 5.000 kilomètres à se « taper » et il faudra être costaud pour les « avaler » en vainqueur.

LES JEUNES

Ducazeaux, qui est de la région bayonnaise, est heureux de la nouvelle formule. Tant mieux ! nous dit-il, car j'espère que, le mois prochain, la « poisse » qui me poursuivait les dernières années m'aura lâchée.

J'ai toujours été accidenté avant d'arriver aux cols. J'espère cette année, maintenant que nous allons rouler vers la Normandie et la Bretagne, que tout se passera facilement. Et dans les cols, dont l'escalade en sera plus désespérante dans ce sens, je crois pouvoir me défendre...

Galateau est du même avis, avis confirmé par ceux qui n'ont pas encore eu l'honneur de s'aligner au départ du Tour, ou ceux qui ne le coururent qu'une fois : Deforge, Grimberty, Naisse, Oubron, Spapieri.

Tous pensent que les cols seront plus pénibles à passer avec la formule actuelle, mais tous sont heureux que l'on ait renoncé aux pavés du Nord, au ballon d'Alsace, pour filer vers la Bretagne et leur faire commencer leur « promenade » d'un mois par les routes magnifiques de la Manche et de l'Atlantique.

RENE MOYSE.

AU CENTRE NATIONAL DE VOL A VOILE

LA BANNE D'ORDANCHE



commandant G... que le vol à voile était une excellente préparation pour le vol mécanique. Mais il serait exact d'ajouter que, s'il est une préparation, il est aussi un perfectionnement. Ici, nous avons fait travailler des débutants dans le but de répandre le goût du vol à voile et de servir l'aviation populaire, mais notre but principal est de former des moniteurs et des moniteurs-adjoints et nous avons aussi guidé les expériences des as du planeur qui ont fait, en aérologie, des découvertes qu'ils n'auraient jamais faites en pratiquant uniquement le vol mécanique et des progrès considérables tant dans l'art du pilotage que dans la connaissance et l'utilisation des phénomènes atmosphériques.

— Comment avez-vous réussi, avec un matériel et un personnel réduits, à concilier l'enseignement des débutants et les travaux des spécialistes ?

— Nous y réussissons grâce à la bonne volonté que chacun apporte. Des centaines d'élèves venus de tous les points de la France, appartenant à toutes les classes de la société, se sont entraînés à la Banne dans la même affectueuse camaraderie, dans le même esprit de dévouement. Ouvriers, étudiants, employés ont fraternisé sous une règle commune, exigeante, souvent dure, parfois pénible, mais acceptée avec joie, suivie avec exactitude, car ils étaient marqués du même amour de l'air, de la même foi dans l'aviation.

— Voilà pour le côté moral.

— Quant au côté matériel, il est certain que nous aurions obtenu d'autres résultats avec un plus grand nombre de planeurs. Trop souvent, cinq ou six pilotes ne disposaient que d'une seule machine de performance et seuls pouvaient bénéficier de circonstances favorables ceux à qui l'ordre de tour de vol permettait de partir au bon moment. Mais j'attends du matériel. Incessamment, nous serons parés.

— D'autre part, je forme le vœu que l'on crée une section de moto-planeurs.

C'est précisément ce que nous souhaitons dans *Match* du 1^{er} février.

Le commandant G... cherche, à mon intention, des photos de la base, parmi des milliers d'autres : j'en surprends une... tragique... un lépreux...

Le commandant Guertian a choisi.

— Allons bon ! Voilà que son nom m'a échappé. Tant pis. Ou tant mieux. Le public doit bien connaître les noms de ceux qui veulent une France forte et une aviation prospère. Il doit savoir à qui il convient de dédier son admiration et sa reconnaissance.

Et, pendant que nous y sommes, je me permettrai aussi de nommer ceux de ses collaborateurs que j'ai rencontrés auprès de lui et qui contribuent sous ses ordres à faire de notre Centre national de vol à voile un centre modèle : ce sont, actuellement, l'ingénieur des Courtis, le recordman Gasnier et le monteur Rochouze.

ALEXANDRA PECKER.

Un planeur évoluant parmi les Dômes.

La-Banne-d'Ordanche (de notre envoyée spéc.)
 La vallée de Royat disparaît dans la brume matinale où les courants chauds scintillent et tremblotent. La chaleur est déjà torride à sept heures du matin... cela promet ! L'autocar, qui ne va pas à la Banne-d'Ordanche, m'abandonne à l'embranchement du lac de Guery, s'éloigne et disparaît dans la montagne.

Soudain, j'aperçois un homme aux cheveux grisonnants qui dévale d'une pente rapide avec une souplesse peu commune. Qui est-il ? Je n'avais jamais vu le commandant, mais je savais qu'il était un grand blessé. Une terrible chute d'avion lui avait valu la colonne vertébrale brisée, un bras cassé, une cécité de plusieurs mois. De plus, de nombreuses années de service colonial, notamment l'Indochine et l'Afrique Equatoriale Française, ne sont pas précisément indiquées pour réparer la santé. Pourtant, sous les vêtements civils l'allure militaire ; sur les vêtements civils la barrette de commandeur de la Légion d'honneur sont autant d'indices. L'homme aux cheveux grisonnants qui court sur les pentes avec la facilité d'un jeune alpiniste ne peut être que le commandant G...

— Ce n'est pas la peine de nous nommer, m'avait dit le commandant. Ce qui doit intéresser vos lecteurs, c'est le travail que nous accomplissons. Ce ne sont pas les noms de ceux qui l'accomplissent.

★

Après quelques tournants qui révèlent des sites chaque fois plus beaux, chaque fois plus étendus, la voiture arrive à la Banne-d'Ordanche.

C'est un véritable enchantement. Entouré de puys volcaniques aux sommets parfois arrondis, parfois évidés en entonnoirs, souvenirs de cratères éteints, surplombé du fameux rocher de la Banne, le Centre national de vol à voile présente un aspect féerique.

— C'est l'œuvre de l'Aéro-club d'Auvergne avec Gilbert Sardier en tête et de M. Massenet qui a prospecté la région en vue de trouver un terrain favorable, dit le commandant G... Et, cherchant un terrain favorable, il a découvert un terrain idéal.

La-Banne-d'Ordanche réunit, en effet, toutes les conditions du vol à voile : 1. Conditions

thermiques, grâce aux colonnes de vapeur d'eau surchauffées par les rayons solaires dues à l'existence des lacs environnants, des forêts de pins, des vallées, des cours d'eau. Ici, il existe même des courants thermiques en rase campagne. C'est ainsi qu'un jour, par thermique pur, sous un ciel absolument clair et sans le secours du vent trop faible, Nessler et Mazoyer ont pris respectivement 750 et 690 mètres. Mazoyer s'est posé après avoir couvert 51 km. 600 et Nessler, qui a encore pu trouver une dernière ascendance, atterrit à 65 km. de son point de départ. Le même jour, Brouand et Malterre ont pris l'un 1.100 mètres, l'autre 1.200 mètres et, volant aile à aile, ont atterri ensemble à 42 km. de la Banne. Le vent du Nord soufflait faiblement, vitesse maximum deux à trois m.-s., trop négligeable pour être utilisé. Ces quatre vols de grande classe ont été réalisés uniquement grâce à des ascendances de thermique pur. 2. Conditions de relief. La ligne de faîtes qui entoure la Banne offre des pentes orientées dans tous les sens, c'est-à-dire permettant les départs par vents de toutes les directions. 3. Fréquence des nuages. Les nuages bas s'accrochent aux flancs des puys et il y a en eux des courants ascendants formidables.

— On a dit avec juste raison, continue le

La mise au point avant le départ.



CE FUT UN ÉCRASEMENT

IMPRESSIONS DU MATCH

JOE LOUIS-MAX SCHMELING

(Par notre envoyé spécial JEAN ANTOINE)

(New-York, 23 juin (par câble))

Si vous n'avez jamais assisté à un championnat du monde toutes catégories, je vous conseille le voyage. En Amérique, à cette occasion, le spectacle est permanent. Avant, pendant et après le championnat. Avant, vous avez la visite des camps d'entraînement, organisés exactement comme des camps, avec restaurants et bars, sauf les jeux et les dancings, mais tout (note. Les habitants présentent le travail du champion, effectué en public, moyennant un droit d'entrée d'un dollar. Les photographes, le cinéma et la radio organisent une vaste publicité tandis que les grands critiques méditent sur les chances respectives des combattants et « pendent » page sur page. Cependant Mike Jacobs amorce, heure par heure, les élites de la ligue, même si cela n'est pas venu. Ajoutez à cela la lettre de la maison de Joe Louis à son fils, publiée à des millions d'exemplaires, massive attendrie mais confiante, à faire pleurer le cœur de Harlem. En opposition, télégramme sériel et cordial de Hitler à Schmeling. Tout cela est si bien présenté que, lorsque arrive le jour du grand match, le public ne sait plus quoi penser.

Après la pose, dans le cadre imposant de Madison Square Garden, l'exode vers le Yankee Stadium commence, dès le début de l'après-midi. En quelques heures, quatre-vingt mille personnes se tassent dans les tribunes converties, construites en amphithéâtre autour du terrain de base-ball. Le prix des places va de 3 dollars 75 (environ 125 francs de notre monnaie) à 50 dollars pour le ring, prix officiel. Mais, le jour du match, le ring se vend 100 dollars, ce qui donne 3000 francs pour assister à un combat rapide, dont la durée n'excède pas deux minutes quatre secondes !

Cette fois, avec Joe Louis Max Schmeling, tout concourait pour le succès immédiat. Joe Louis, Américain et noir, Schmeling, blanc, Européen et Allemand. La propagande américaine est très active en Amérique et quatre-vingt mille spectateurs ont assisté au combat et versé trente-cinq millions dans les caisses de Mike Jacobs dans l'espoir de voir blesser le champion nazi.

Car ce fut un écrasement qui a provoqué des flots de paroles à la radio et fait couler des larmes d'encre. En moins d'une minute vingt, Schmeling était virtuellement hors de combat, ayant reçu, alors qu'il était dans les cordes, un formidable « uno-doux ». Il se tint aux cordes pour ne pas tomber. L'arbitre commanda : « Break ». Louis se dégagea et cueillit l'Allemand d'une nouvelle droite à la tempe. Schmeling resta trois secondes au tapis, se releva, puis retourna définitivement à terre, sur une nouvelle droite. L'arbitre compte « oui », selon le règlement officiel, malgré le jet de l'éponge par le soigneur Machon. Max, remis après deux minutes, traversa aisément le ring et, le sourire aux lèvres, serra la main de Joe Louis.

Quelques minutes plus tard, lorsque fut connue la supériorité de Berlin qui entendit le déroulement du match par radio, il y eut un soulèvement au vestiaire. M. Jacobs, manager de Schmeling, se mit à hurler. Mais la violence allemande commença à s'apaiser. Un incident inattendu pour plusieurs de la courtoisie des reporters américains qui trouvaient inacceptable le combat un peu trop vite.

(Lire la suite page 19)

La punition avait été si rapide et si décisive qu'une excuse paraissait indispensable avant l'embarquement sur le *Bremer*, fixé au 2 juillet, pour le retour dans le pays natal. On inventa un « léger punch » qui combla, dans la soirée, un succès plutôt modeste. Records à l'hôtel avec Schmeling, les convièrent à dîner de fortifier cette version en faisant entrer Max Schmeling à la clinique. Il n'en fallut pas plus pour déclencher l'imagination des journalistes. Des rumeurs coururent à New-York qui, malgré son immense dimension, semblait alors pareil à un petit village. Max avait été empoisonné avant le match. Max avait même rendu l'âme.

Vingt-quatre heures ont suffi pour ramener cet incident à ses justes proportions. Joe Louis triomphant à quatre New-York pour Detroit et Max Schmeling, après quelques jours de repos, pourra sortir de la clinique.

Pauvre Max ! Il nous a déjà bien vieilli dans le ring, mercredi soir. Il manqua de réflexes, paraît hésitant, sans technique et même poivré. Il semble que, maintenant, sa carrière soit bien compromise et l'impression générale est qu'on ne le reverra jamais. En mordant aussi nettement, aussi rapidement la poussière, il a perdu toute popularité et si Mike Jacobs se laisse tenter par l'idée d'un match retour, on ne trouverait pas dix mille spectateurs.

Voilà Joe Louis tranquille pour un an. On ne voit pas très bien qui pourrait se présenter comme challenger. Mike Jacobs a lancé un ballon d'essai, annonçant un match possible pour septembre, avec Max Baer. Mais l'apparition du grand fantaisiste dans le ring du Yankee Stadium a soulevé l'indignité. Les Américains estiment que le match pourrait seulement être organisé dans un music-hall, avec exhibition de girls pendant les repos, pour augmenter le spectacle. Tommy Barr, qui a fait une punition de sa carrière à bout ventre sur les ringes américains, ne serait pas davantage pris au sérieux.

Alors, il faut se mettre au travail et organiser sérieusement la chasse à l'éclair blanc. On se trouve dans la même situation que lors de la suprématie de Jack Johnson et il faut de nombreuses années avant de découvrir un challenger.

La race noire est actuellement triomphante avec les deux meilleurs pugilistes du monde : Armstrong et Joe Louis.

J. A.

Un... deux... trois... l'arbitre compte les secondes fatidiques. Max se précipite vers Joe Louis le survaille avec calme.

D'une droite irrésistible, Joe Louis vient de coucher une nouvelle fois Max Schmeling à terre. L'arbitre Donovan se précipite.



UNE GRANDE ENQUETE DE "MATCH"

Joue-t-on mieux au football aujourd'hui?

DE GRANDS "EX-INTERNATIONAUX" NOUS DONNENT LEUR AVIS



Maës.

Voici ce qu'a dit EUGÈNE MAËS, ex-Red Star, grand attaquant, centre avant de grande classe qui fut, en son temps, le terreur des gardiens de but :

1° Le football actuel n'est pas le même que celui de 1910-1914. Nous jouions, à cette époque, avec plus de cœur que les joueurs actuels, plus d'élan dans les équipes; nous arrachions des matches perdus d'avance.

Il nous manquait et l'habitude des matches durs et un entraîneur qui, à cette époque, aurait été anglais; mais, même avec cet entraîneur et vu le caractère du Français, il est probable que nous ne nous serions pas adaptés à sa méthode.

2° La conception du football n'était pas la même. Seul, peut-être, un club, à l'époque, jouait scientifiquement : c'était le Stade Français.

Nous allions vers le but adverse, le football consistant à faire pénétrer une balle ronde dans ce but, toutes les passes étaient faites en profondeur, le demi-centre lançait ses ballons beaucoup plus souvent que maintenant, nous ne faisions pas de jeu latéral qui nuit au résultat, mais qui plaît au spectateur.

Le mot d'ordre était : tous pour un, un pour tous. L'avant-centre, qui était le marqueur de buts, était servi en profondeur. Je reproche aux joueurs actuels d'être trop manieurs de balle et pas assez effectifs devant les buts.

Le W, que l'on a voulu imposer aux équipes françaises, ne convient pas pour tous les matches. L'incorporation des joueurs étrangers en trop grand nombre nuit à la coordination des joueurs français. Le jeu n'était pas le même et le caractère encore moins. Il me semble que, de notre temps, nous changeons de tactique suivant l'équipe que nous avions devant nous, alors qu'actuellement les joueurs ont une règle établie.

Non, nous n'avions pas la conception scientifique que possèdent actuellement les vedettes; sauf des joueurs comme Barreau, Hanot, Nicolai, Bard; nous cherchions le but, et j'avoue que nous avions plus de chances de placer un but avec une feinte de pied que n'en ont maintenant les joueurs avec un bolidé à six mètres, bolidé qui, quatre-vingt-dix fois sur cent, passe à côté, touche la barre ou tombe dans les mains du gardien de but.

J'ai, en passant, un mot à dire sur le jeu de tête, car, depuis Mouton, je n'ai jamais vu un joueur professionnel sachant réellement jouer de la tête, aucune direction, mais surtout aucun shot. Tous font leur tête avec leur tête seule et sans s'aider des reins comme il doit se faire. Tous font leur tête en sautant au-dessus de la balle, mais aucun ne saute avant l'arrivée de la balle de façon à prendre celle-ci au moment où le corps redescend pour avoir plus de force.

MAURICE GRAVELINES, ex-« rempart » de l'Olympique Lillois avec lequel il remporta, à la veille de la guerre, le fameux Trophée de France, déclare :

1° Je crois que dans la moyenne des matches le football actuel est de meilleure qualité que celui d'autrefois. Les joueurs sont en meilleure condition physique, car ils travaillent davantage, sous la conduite d'excellents entraîneurs. Le contrôle de balle est meilleur et l'allure des matches est plus rapide que de notre temps.

Il serait dommage qu'après cinq années de football professionnel nous ne constations pas de progrès assez sensibles.

Où je fais une légère réserve, c'est sur la valeur des équipes représentatives, et je crois que nos Chayriguès, Parsis, Hanot, Gambin, Allemane, Ducret, Barreau, Dewaquez, Nicolas, Bard, R. Dubly, Filiez, soumis à un entraînement suivi et choqués comme le sont nos « pros », subiraient la comparaison à leur avantage.

2° A mes débuts, nous n'avions pas une conception aussi scientifique du football, et pour cause : l'absence d'entraîneur.

Nous ne connaissions qu'une tactique : attaquer la balle et obliger l'adversaire à jouer vite pour l'amener dans l'erreur.

De 1910 à 1914, lors de la venue à l'O. L. d'entraîneurs comme Williams et Bunyan, nous fûmes astreints à suivre une tactique qui changeait suivant l'adversaire, mais je puis dire que nous suivions une méthode bien définie comme le « W » et le « WM ».

D'ailleurs, en ce temps, le sport pour nous était un jeu.

PAR EDGAR LENGLET
EX-INTERNATIONAL DE FOOTBALL

Nous avons écrit à quelques internationaux notoires la lettre suivante : « Match a décidé de faire une enquête concernant le football d'aujourd'hui et celui d'autrefois. Voulez-vous être assez aimable pour répondre aux deux questions suivantes : 1. Joue-t-on mieux au football aujourd'hui qu'autrefois ? 2. Aviez-vous du football la conception « scientifique » qui est de mode actuellement ? »

Vous lirez ci-dessous ce que nous ont répondu les « anciens » qui ont nom : Maës, Gravelines, Henri Bard, Accard, Mairesse et Langillier.

Nous avons à dessein choisi nos interlocuteurs dans plusieurs « générations » de footballeurs, de façon à ne pas tomber sur des idées fixes d'une même époque. De Maës ou Gravelines à Langillier il y a trente années, ou presque, et bien des « balles », pendant ce temps-là, sont passées sous les « transversales ».



Accard.

Voici maintenant HENRI BARD, dit « Cadum ». Bard est de formation genevoise et débute au Servette. Il fit ensuite les beaux dimanches du Racing-Club de France, du C. A. P., du F. C. Lyon et de la Générale. Bard était un grand « intérieur » et n'a pas encore été remplacé. Voici ce qu'il énonce :

On joue moins bien qu'autrefois, et partout. Les causes en sont multiples. Elles ne sont pas dues au professionnalisme, comme beaucoup peuvent le croire, mais bien à l'absence des amateurs. Les meilleurs joueurs anglais ne furent-ils pas des amateurs ? Et maintenant il n'y en a plus ! L'élite de la société ne pratique plus le sport de façon aussi assidue qu'autrefois, les exigences de la vie actuelle ne lui laissant pas assez de loisirs et elle est plus absorbée par les devoirs sociaux que par le sport. Il ne faut pas chercher ailleurs. Mais comme la vie n'est qu'un éternel recommencement, ça reviendra.

La conception scientifique est exactement la même, rien n'a été changé. Le W a toujours été à la base de toutes les bonnes lignes d'attaque. Par contre, le M est la plus belle hérésie que je connaisse, les demis ayant été créés pour soutenir les avants et faire la liaison avec les arrières. On trouvera toujours des fous pour essayer de changer les théories les plus simples, histoire de compliquer l'existence.

On prétend que le jeu est beaucoup plus vite — quelle erreur ! — que l'on joue plus dur — double erreur ! Je suis bien placé pour pouvoir en parler, hélas ! La vérité est : que tous les critiques sportifs sont tous (bien entendu les anciens joueurs) des plus de deux fois vingt ans. Tout est là. Moi-même, il y a seulement quinze ans, je descendais de l'autobus en marche, et à l'envers. Maintenant, j'attends qu'il soit complètement arrêté. Si, par malheur, je tombe sur le derrière, j'ai l'impression que ma dernière heure est arrivée tellement je suis secoué. On vieillit, tout paraît donc aller plus vite.

La condition physique elle-même est loin d'être meilleure. Il faut concevoir mes sentiments sur la question pour savoir combien je suis attristé de voir l'équipe de France jouer constamment en l'air, plus de jeu à ras de terre, plus de triplé en profondeur. Plus rien de beau ni de « sport ». Et pourtant, si nous voulions avoir un peu plus de tête, de quoi ne serions-nous pas capables ? Bah ! ça reviendra. Je fais les vœux les plus ardents.

ACCARD débute dans un petit club du Havre et fut ensuite la vedette du H. A. C. et du Stade Havrais. Accard était, lui aussi, un merveilleux « intérieur », un grand constructeur de jeu, un shooteur avisé. Nous n'avons pas son pareil actuellement. Voilà ce que dit Accard :

Joue-t-on mieux au football aujourd'hui qu'autrefois ? Comme tout bon Normand qui se respecte, je devrais répondre : « P't'être ben que oui, p't'être ben que non », mais, tout bien pesé et considéré, je dirais non.

Les équipes d'antan, comme Sète, le Racing-Club de France, le Racing-Club de Roubaix, Marseille, le Red Star, le H. A. C. pouvaient soutenir la comparaison avec bien des équipes « pros » actuelles, et les Dubly, Bard, De-

waquez, Chayriguès, Gambin, Darques et autres P. Nicolas, Renier, etc., feraient les beaux dimanches des équipes « pros » d'aujourd'hui.

Le jeu actuellement pratiqué dans la plupart des équipes professionnelles est plus viril que subtil, le nombre d'éclipses en est la preuve, et les résultats internationaux obtenus cette saison sont, à mon avis, dus à une condition physique améliorée, mais non pas à un progrès réalisé dans le jeu proprement dit.

J'ai été éduqué par les Anglais et je suis bien obligé de reconnaître que leur méthode était et reste la meilleure; et j'estime que le football que l'on dit moderne parce qu'il est peut-être plus rapide, n'a rien apporté de nouveau à mes conceptions.

Par conséquent, la mode actuelle d'imposer à nos équipes une tactique immuable fera faillite si on ne laisse pas à certains joueurs une initiative suffisante pour varier le jeu suivant



Mairesse.



Langillier.

les événements qui ne manquent pas de se produire dans la plupart des matches. L'exemple de la grande équipe d'Arsenal est à méditer, avec Alex James.

JACQUES MAIRESSE ce n'a pas été non plus n'importe qui. Peu de joueurs ont eu autant que lui le football « dans la peau ». Avec ses qualités et ses défauts, Mairesse reste une grande figure de la balle ronde. Voici sa réponse à nos questions :

1° On joue incontestablement mieux au football aujourd'hui qu'autrefois. Les raisons en sont multiples :

a) Les jeunes joueurs ont profité de l'expérience des anciens, soit par conseils, soit par suite des matches auxquels ils ont eu la possibilité d'assister;

b) Plus grandes possibilités d'entraînement parce que le football est pris plus au sérieux partout, à l'école, à l'armée, dans les administrations commerciales et dans les grands clubs;

c) Etablissement du professionnalisme (depuis 1932) qui développe des élites susceptibles de faire progresser la masse et qui donne aux grands matches une tenue d'ensemble plus grande que jadis.

Le théâtre a fait des progrès par ses grands auteurs et ses grands acteurs; il en sera de même pour le football, l'élite étant nécessaire

à l'élévation et à la progression de la masse.

d) Terrains, ballons, chaussures, matériel en général meilleur; meilleur arbitrage et meilleurs dirigeants; public qui s'éduque petit à petit et imprime une tendance au jeu;

e) Les équipes sont plus homogènes (moins de trous dans les équipes). Il est impossible de nier le progrès, dans tous les domaines il est en marche, rien ne peut l'arrêter; il y a le progrès par la force des choses. Le football a fait des progrès immenses parce qu'il a eu, de tous les sports, le plus de succès à tous points de vue.

Deuxième question : J'ai joué à cheval sur les deux périodes, avant 1925 et après. Je puis dire que j'ai toujours été un partisan de la tactique adoptée actuellement et qui s'appelle W. M. Mais il faut l'appliquer rigoureusement.

Toute cette tactique découle du changement de la règle du hors-jeu : un homme, du fait de la plus grande vulnérabilité de la défense, a été placé dans la zone dangereuse; de là le décalage des autres hommes sur le terrain. Si l'on revenait à l'ancienne règle, il n'est pas sûr que l'on renoncerait à cet homme de garde, ce qui reviendrait à l'arrière fixe et l'arrière volant (un peu).

Le jeu était plus recherché avant; maintenant plus heurté, plus direct.

Nous clôturons cette enquête avec la déclaration de MARCEL LANGILLIER qui, lui, est encore « dans le bain » et auquel nous souhaitons de jouer longtemps encore. Inutile, n'est-ce pas, de présenter Langillier. Enregistrons plutôt ses dires :

Je pense que l'on joue mieux au football aujourd'hui que depuis les années d'après guerre.

Le football actuel est plus direct, plus athlétique, les joueurs sont en meilleure condition physique, le jeu d'équipe est plus observé.

Autrefois, les joueurs sacrifiaient le jeu d'ensemble à l'effort individuel, aujourd'hui la discipline est plus grande, les joueurs se soumettent aux directives des entraîneurs. Cela a beaucoup contribué à améliorer le jeu d'ensemble.

Terminons sur PAUL NICOLAS qui, après avoir débuté au Gallia, s'en vint au Red Star et termina à l'Amiens A. C. une carrière bien remplie. Paul Nicolas (trente-cinq sélections) a certainement été notre meilleur avant-centre et aurait pu soutenir la comparaison avec les grands centres anglais. Nicolas déclare que :

1° On ne joue ni mieux ni plus mal, et je pense que nombre de partenaires ou adversaires que j'ai connus tiendraient actuellement un rôle brillant dans l'une quelconque de nos équipes professionnelles. Le seul progrès réalisé serait peut-être dans les performances accomplies par notre équipe nationale à l'extérieur, et encore faut-il, à mon sens, voir là un progrès dû plus à l'accoutumance des fatigues inhérentes aux déplacements et au fait de présenter sur les stades étrangers des équipes plus représentatives qu'à une amélioration générale de nos joueurs.

2° La mode est aux grands mots, aux grandes théories, mais elle est tellement changeante que je ne sais jamais si je connais celle du jour. Il n'empêche que j'ai toujours eu du football ma propre conception. Elle était « scientifique » ou non ? Je ne sais. Elle était en tout cas fort simple et pouvait se résumer ainsi : le football est un sport d'équipe. Donc, tous pour un, un pour tous. Le football est également un sport qui, comme le tennis, l'escrime et quelques autres, laisse une très grande part à l'intelligence de l'exécutant. Donc, pas de formule étriquée, pas de consigne absolue, mais, au contraire, une grande liberté d'action dans le cadre de quelques règles générales parmi lesquelles : attaque immédiate de l'homme ou de la balle, rapidité d'action, jeu en profondeur, shot immédiat, absence de fantaisie dans la défense, marquage souple permettant un démarquage immédiat, participation de toute l'équipe à l'attaque comme à la défense. Un grand principe : la meilleure défense est l'attaque. C'est dire que j'ignorais le W M.



P. Nicolas.

Après
la Coupe du Monde



TIRONS DES CONCLUSIONS



Ferrari, le vétéran de l'équipe italienne.

On n'oubliera certes pas de sitôt la magnifique victoire qui, l'autre dimanche, dans le stade de Colombes honoré de la présence de M. Albert Lebrun, a valu à l'Italie de conserver, aux dépens de la Hongrie, le titre de champion du monde qu'elle avait acquis en 1934, à Rome, en défaisant une autre équipe d'Europe centrale : la Tchécoslovaquie. On a pu dire que, à cette occasion, jamais la « squadra azzurra » n'avait mieux joué, depuis qu'elle a entamé sa glorieuse carrière. Je partage pleinement cet avis, encore que, selon moi, l'équipe de M. Pozzo ait gagné cette fois plus facilement qu'elle ne l'avait fait il y a quatre ans. Au demeurant, si les « azzurri » ont triom-

phé plus facilement, c'est qu'après un début assez difficile dans le tournoi, puisqu'ils faillirent être éliminés d'entrée, par la Norvège, ils ont su, peu à peu, trouver une remarquable cohésion devant une équipe de France qui les avait tenus en échec, dans le courant de la saison, prendre admirablement la mesure d'un adversaire, inconnu pour eux — le Brésil — pour s'imposer ensuite nettement à lui et, enfin, aborder la finale avec d'autant plus de confiance que leur dernier adversaire leur était familier et qu'ils avaient cet avantage moral sur lui d'en avoir toujours triomphé, pendant les dix années précédentes.

Irrésistible : telle est apparue l'équipe italienne le 19 juin, irrésistible par sa fraîcheur d'action, par sa jeunesse, par sa fougue, par sa volonté. Irrésistible par son football remarquablement dépouillé de tout ce qui eût pu lui retirer une quelconque efficacité ; irrésistible par l'intelligente compréhension de tous. Irrésistible par sa méthode de jeu qui constitue bien ce que l'on peut faire de mieux en voulant tirer profit des leçons de nos maîtres britanniques.

Le grand enseignement de cette Coupe du Monde aura été, en effet, de nous montrer que les footballeurs qui se rapprochaient le plus de ceux d'outre-Manche étaient bel et bien les Italiens, par leur jeu rapide, profond, aéré, utilitaire. Enseignement si l'on veut ; confirmation plutôt de ce que nous savions déjà ; corroboration du match émuant que les « azzurri » avaient livré à l'Angleterre, sur le terrain d'Highbury, il y a quelques saisons.

Les footballeurs transalpins qui ont été façonnés de main de maître par cet observateur et ce pédagogue remarquablement intelligent qu'est M. Vittorio Pozzo semblent ne plus rien avoir à apprendre, en ce qui concerne l'attaque et l'utilisation rapide du ballon. Neuf fois sur dix, devant les Hongrois qui sont restés des techniciens de premier ordre, irréprochables, mais qui apparemment n'ont rien fait pour modifier leurs méthodes de jeu vieillottes, les « azzurri », par leur détente et leur décision, ont intercepté le ballon et ont surgi sur le trajet de chaque passe que leurs adversaires « téléphonaient ». Faisant bloc en défense, sachant à merveille se replier, puis s'avancer, quand le danger avait été écarté, les joueurs italiens ont magnifiquement exploité cette ar-

me redoutable qu'est la contre-attaque quand elle est conduite par deux stratèges aussi bien inspirés que les deux inters Ferrari et Meazza. La contre-attaque qui valut à l'Arsenal des Jack et des James les succès les plus probants, la contre-attaque qui marque le triomphe du jeu moderne a marqué celui de l'Italie dans cette troisième Coupe du Monde.

Mais la contre-attaque, il est vrai, ne vaut que par ce que valent les hommes qui l'emploient. L'Italie avait ces hommes-là.

Nous ne redisons pas la grande classe de Ferrari et de Meazza qui, malgré les ans, tiennent toujours leur place avec le même bonheur. Sans doute, n'ont-ils plus leur dynamisme d'antan. Mais leur jeu y a encore gagné en clarté et en précision. Un Meazza n'a plus besoin de participer directement à l'attaque, qui sait, d'une longue passe de quarante mètres, servir son ailier ou lancer son avant centre. Et l'on peut en dire presque autant de Ferrari qui, pour être moins puissant, n'en est que plus subtil dans son art de recueillir et de conserver le ballon jusqu'au moment de le passer au partenaire démarqué et capable de changer l'orientation du jeu.

La contre-attaque amorcée, il faut la terminer. Sinon, elle fait l'effet du coup de pied à suivre. Mais l'Italie a les avants de pointe capables mieux que quiconque de lui donner toute son efficacité. Nous avons déjà ici, longuement vanté les mérites de Piola, cet avant centre qui dispute toutes ses balles et que Tom Wittacker a pu préférer à Ted Drake.

Quant aux deux ailiers, s'ils sont encore jeunes, s'ils n'ont pas le métier et la virtuosité des Orsi et des Guaita, ils possèdent un tel dynamisme, une si parfaite notion du rôle qui leur incombe que, sans cesse, ils jettent le désarroi dans la défense adverse.

La façon dont fut marqué le premier but italien contre la Norvège, après un déboulé de Biavati qui était allé chercher la balle jusqu'au milieu du terrain, une longue passe en profondeur à Piola qui s'était démarqué en se déplaçant vers la droite, et un centre du même Piola sur l'ailier gauche Colaussi, en dit long sur le rôle important que ces trois avants de pointe peuvent jouer en se dédoublant et sur l'efficacité du système italien qui doit être considéré comme le grand système de jeu du football moderne.

MARCEL ROSSINI

EXPLOITS ET VEDETTES DE LA COUPE

PENDANT quinze jours, les meilleurs footballeurs d'une grande partie du Monde sont venus en France donner un aperçu de leurs talents. D'aucuns ont confirmé leur grande réputation, tel Piola, l'avant-centre de l'équipe italienne que l'on a pu comparer à Ted Drake, le fameux leader de l'Arsenal; d'autres ont déçu, tel Sarosi; d'autres enfin se sont révélés tel le fameux Léonidas, le « diamant noir » brésilien dont Thoumazou vous a déjà tracé un pittoresque portrait.

La malchance des Brésiliens

J'ai assisté à sept rencontres de cette troisième Coupe du Monde. Elles m'ont valu d'applaudir à trois magnifiques exploits. Tous trois étaient à l'actif de ces joueurs brésiliens, grande attraction du tournoi et dont on ne saurait trop regretter qu'ils n'aient pu donner toute leur mesure, soit par faute d'acclimatation, soit par suite d'un arbitrage souvent incompréhensible.

Sans l'arbitrage d'un rigorisme absurde qui démembra leur équipe lors de leur premier match contre les Tchèques, à Bordeaux, et usa littéralement celle de leurs deux équipes qui devait affronter quatre jours plus tard l'Italie, à Marseille; sans ce penalty qui leur ôta tout espoir devant les Italiens et, malgré leurs faiblesses d'ordre tactique, ils eussent pu triompher dans le grand tournoi grâce à leur virtuosité et leur manière déconcertante.

Le vrai football brésilien, on ne l'a vu qu'à Bordeaux, lors de l'élimination de la Tchécoslovaquie. Si la même équipe, avec Tim et Léonidas, avait affronté l'Italie, je ne suis pas bien sûr que la Coupe du Monde fût restée la propriété des footballeurs transalpins.

Trois exploits

Mais, je voulais vous parler de trois exploits de footballeurs brésiliens.

Le premier fut celui de l'inter gauche Peracio, lors de ce fameux premier match contre les Tchèques. Le Brésil, qui venait de perdre son demi-droit Procopio et son arrière gauche Machado, lutta à neuf joueurs contre dix Tchèques, pour conserver le bénéfice du match nul et avoir le droit de rejouer en de meilleures conditions. Sa défense avec le souple goal Walter, le grand arrière Nariz, le demi Alfonso, qui surgissait l'on ne sait d'où pour sauver des buts tout faits, son demi-centre Silveira, qui, à la fin du match, était incapable d'avancer d'un mètre, faisait merveille. Toute l'équipe s'était repliée. Soudain, Procopio se saisit du ballon et partit à l'attaque. Personne ne l'arrêta. Il dribbla, les uns après les autres, tous les Tchèques qui se présentèrent à lui, et quand il eut le champ libre, après avoir remonté presque tout le terrain, il décocha un shot remarquable, dans le coin, à ras de terre, un long shot tendu, « à la Simonyi » et Plánicka eut besoin de tous ses réflexes pour plonger à temps. Si Peracio avait alors mar-

qué, le Brésil n'aurait pas eu à rejouer deux jours plus tard, et il aurait peut-être gagné la Coupe du Monde.

Deux jours plus tard, donc, le Brésil se retrouvait aux prises avec les Tchèques... L'ailier droit Roberto venait de centrer mollement, en retrait. La défense tchèque ne s'inquiétait nullement de cette balle qui arrivait à hauteur d'homme. C'est alors que Léonidas, qui avait le dos tourné au but, shoota, « la tête en bas ». Il bondit, se renversa, fit un « ciseau » et la balle partit vers la cage comme un bolide. L'habileté, la force, la précision de ce « retourné », réussit sous un angle fermé, sa direction arrachèrent au stade un formidable cri de stupéfaction. Je ne sais par quel miracle le goal tchèque Burkert s'est trouvé sur sa trajectoire.

Deux jours plus tard encore, une équipe brésilienne méconnaissable, lente et sans détente, était opposée à l'Italie.

Dès les premières minutes du match, le redoutable Piola se trouva démarqué, à quelques mètres des buts sud-américains. Il shoota avec violence. On crut au but. Mais le goal Walter, pris à contre-pied, réussit, dans son plongeon, à se plier de telle sorte qu'il se redressa et put détourner ainsi ce shot foudroyant, décoché à bout portant, par le plus dangereux des avant-centre continentaux.

Domingos, Tim et Bickel

Meazza, Ferrari, Piola, Abegglen, Minelli n'ont certes plus à être présentés.



Domingos, l'arrière noir brésilien qui ne dégage jamais.



Bickel, la révélation de l'équipe suisse.



L'inter gauche brésilien Tim dribbleur déconcertant.



Leonidas, l'avant centre qui shoote la tête en bas.

MARIO BRUN.

A la recherche d'un poids lourd !

Le poids lourd se fait rare. J'entends : le poids lourd de classe, car, pour ce qui est des autres, Dieu sait que nous n'en manquons pas. On serait même tenté de trouver qu'il y en a de trop. La race des grands poids lourds s'est éteinte quand Jack Dempsey est devenu spéculateur et Gene Tunney, commentateur de William Shakespeare dans les universités américaines. Depuis le « standing » de la catégorie n'a fait que baisser. Nous avons connu des champions du monde qui eussent été davantage à leur place entre la femme serpent et le mangeur de feu d'une parade de cirque que sur le trône mondial. D'autres qu'on para du titre parce que du haut de leurs règlements poudreux les fédérations estimaient qu'il faut un champion du monde pour chaque catégorie.

La France n'a jamais été un pays grand producteur de poids lourds. Le meilleur d'entre eux, Georges Carpentier, n'était qu'un mi-lourd et les américains le lui firent bien voir. Des hommes de la valeur de Georges Carpentier, ne se rencontrent pas dans toutes les générations de boxeurs. Depuis que Carpentier est passé de l'autre côté du bar, nous attendons un successeur digne de lui. Nous attendons depuis longtemps. Nous attendons longtemps encore. Et le brave André Lenglet, avec ses 100 kilos, ne remplacera jamais dans le cœur des vieux habitués du ring le blond mi-lourd aux gestes foudroyants...

On nous avait abondamment parlé, avant la bataille de mardi soir, des progrès que Lenglet avait réalisés au contact des boxeurs américains. D'abord, je suis revenu de New-York sans grande estime pour les prétendus « professeurs yankees ». Enfin, j'eus l'occasion d'assister, en octobre dernier à l'Hippodrome de la 6^e avenue, à une sortie assez peu brillante de Lenglet qui rencontrait Marthy Gallagher, un honnête poids lourd américain de second plan — et le premier n'est pas exceptionnellement brillant. André Lenglet trouva le moyen de se faire disqualifier pour coup de tête. Il avait été moins adroit que son adversaire et s'était fait pincer par l'arbitre. Jusqu'à cette providentielle disqualification — providentielle pour les spectateurs — le combat que faisait Lenglet ressemblait comme un frère à celui dont il régala les Parisiens en compagnie de Leroy Haynes. Depuis Lenglet mit K. O. Al Mac Coy. Une bonne performance, certes. Mais les matches de poids lourds nous ont cuirassés contre ce genre de surprises. Leroy Haynes, puisqu'il est question de lui, s'est bien fait mettre deux fois K. O. au cours de sa saison 1937, par Lorenzo Back et Tony Galento !

Ceci vous expliquera sans doute pourquoi je me rendais sans enthousiasme exagéré au « raout » que nous offrait Jeff Dickson en son Palais. Les combats de poids lourds ne souffrent point la médiocrité, à moins qu'on ne les considère sous l'angle du comique. Or, Leroy Haynes et Lenglet sont déjà trop savants pour qu'on puisse espérer qu'ils seront comiques et ils ne le sont pas assez pour qu'on les prenne au sérieux.

Vous avez déjà dû lire dans les quotidiens spécialisés les comptes-rendus de ce combat. Je n'insisterai donc pas autrement sur son indigence. Mais il y a autre chose à dire. On pourrait dire, par exemple, que Leroy Haynes ne se mit réellement en action qu'au dernier round et qu'il donna alors l'impression qu'il aurait pu faire beaucoup mieux pour peu que cela lui ait chanté. Pourquoi ne pas dire non plus que Lenglet ne nous a pas administré la preuve qu'il avait fait aux Etats-Unis les progrès annoncés « à l'extérieur ». Tel quel, ce grand match de poids lourds se révéla l'un des plus pauvres auquel il nous ait été donné d'assister depuis les pires soirées au cours desquelles on offrait à Paulino quel-que chômeur britannique en holocauste.

Leroy Haynes semblait disposé à se battre. Lenglet paraissait non moins disposé à n'en faire rien. Cela donna une partie de directs du gauche de la part de Lenglet, directs du gauche que Haynes se contentait d'esquiver quand il était fatigué. Car Leroy Haynes nous apparut comme un fervent du travail de pres. Dommage, simplement, qu'il n'ait pas visiblement songé à exploiter les occasions qu'il eut de boxer en corps-à-corps !

Leroy Haynes, son coup fait, est reparti pour les Etats-Unis. Personne ne le regrettera parmi les veinards qui purent assister à son entrée — et à sa sortie — en France. Quant à Lenglet, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir qu'il mène une telle victoire. A moins qu'il ne se hasarde à rencontrer le britannique Eddie Phillips qui vient de battre par K. O. Ben Foord que Schmeling n'avait put battre qu'aux points, on ne voit pas ce qu'il pourrait bien faire chez nous. Boxer Charles Rutz, qui demeure toujours champion de France puisqu'il battit le « légionnaire » Francis Jacques au cours de cette mémorable soirée ? Ou boxer Francis Jacques ? Mis à part qu'il pourrait bien éprouver ce faisant quelques déboires, on ne voit pas l'intérêt que ces combats représenteraient pour le public.

Leroy Haynes a repris le bateau à destination des Etats-Unis. André Lenglet peut

bien en faire autant. On ne voit pas l'intérêt qu'il représente pour la boxe en France. Les professeurs américains ne lui ont pas encore assez appris pour qu'il puisse nous passionner.

Joe Louis a conservé son titre de champion du monde des poids lourds ! Victoire logique de la jeunesse sur l'expérience desservie par un trop grand âge. Si Schmeling avait pu, lors de la première rencontre, remporter sur le bombardier noir, l'une des rares victoires par K. O. qui figurent à son record, les choses ont changé d'aspect cette fois-ci. J'avais été surpris par l'apathie montrée par Joe Louis lors de cette première bataille avec le Uhlan Noir. Je le suis moins depuis qu'un voyage aux Etats-Unis et la traduction d'un roman américain sur la boxe m'ont éclairé. Je suis persuadé que Joe Louis n'était que l'ombre de lui-même lorsqu'il boxa Schmeling pour la première fois. Aussi bien la cote était-elle trop en sa faveur... Bref, je me comprends...

Cette fois, Joe Louis monta sur le ring en possession de ses moyens et deux minutes quatre secondes après il n'était plus question de Max Schmeling en tant que challenger au titre de champion du monde. Encore le champion noir n'avait-il pas perdu de temps au cours de ces cent vingt secondes. Un uppercut du droit expédia d'entrée Schmeling dans les cordes où il fut compté « deux ». Quand il reprit la bataille ce fut pour aller à terre sur une droite au menton et Arthur Donovan qui arbitrait eut le temps, cette fois, de compter jusqu'à cinq. Quand il se releva, Max Schmeling était un homme mort à la boxe. Joe l'ajusta et l'étendit à ses pieds d'une dernière droite. Ainsi s'écrit l'histoire du dernier championnat du monde toutes catégories.

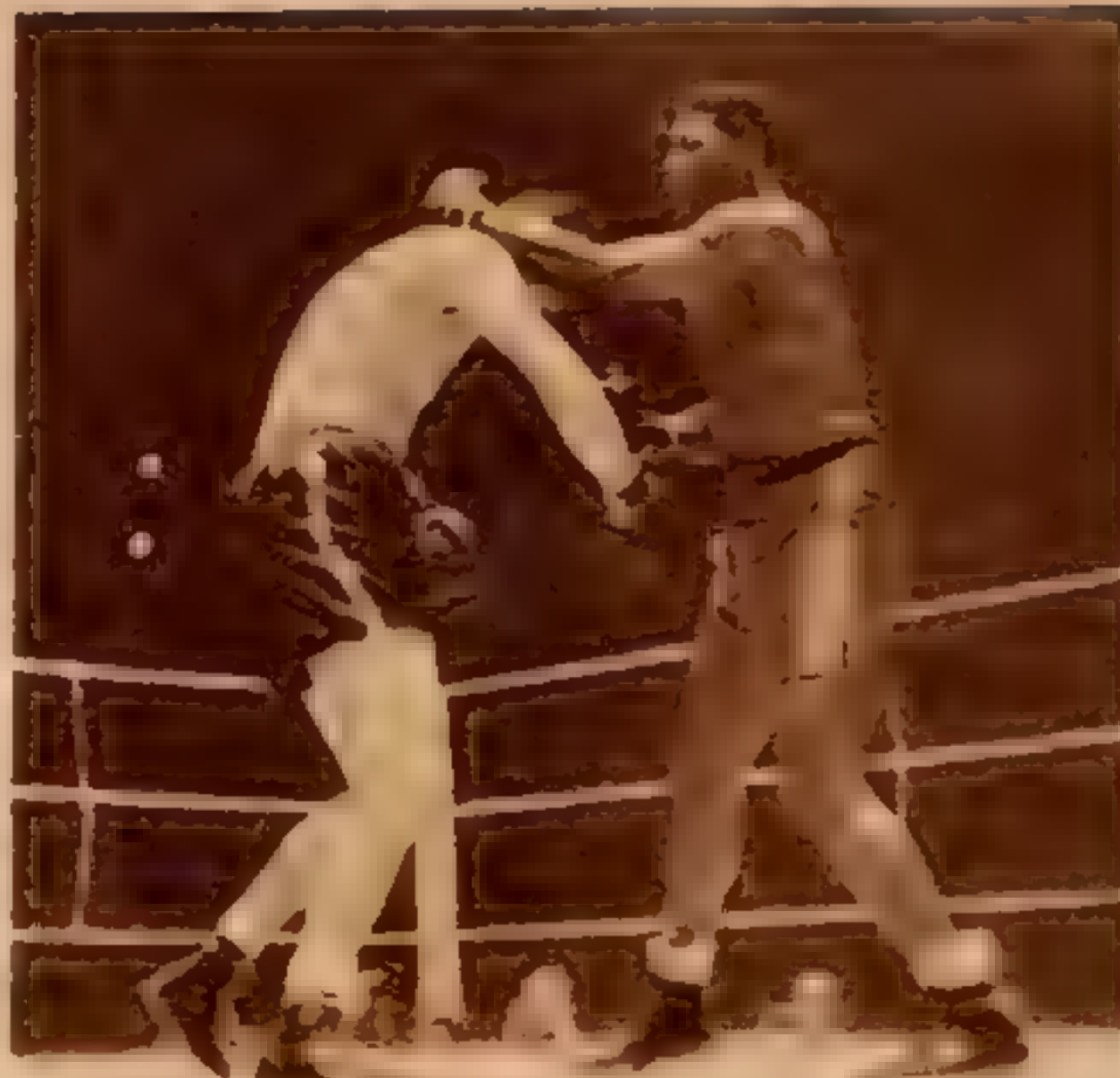
Dire que ce combat nous a passionnés au même titre que la bataille Dempsey - Carpentier, ou que le second match Tunney-Dempsey serait attenter gravement à la vérité. Joe Louis a battu par K. O. en un round un homme qui est son aîné de dix bonnes années. Il ferait beau voir que la boxe donnât perpétuellement des résultats qui ne soient point logiques.

Et maintenant, attendons l'espoir blanc !

ROBERT IRL



Georges Carpentier, arbitre, fait ses recommandations aux deux poids lourds.



Non, ils n'ont pas l'air de vouloir se faire beaucoup de mal !



Leroy Haynes est en garde et André Lenglet hésite à placer sa droite.



Leroy Haynes vient d'esquiver un gauche de Lenglet.

Les Allemands vont gagner dimanche, à Reims, le Grand Prix de l'A. C. F. par suite de la carence des constructeurs français et italiens

Le Grand Prix de l'Automobile Club de France, la plus grande épreuve du calendrier et la plus importante qui soit organisée en Europe, va être disputée dimanche sur le circuit de Reims. Il est toutefois assez regrettable que cette course de vitesse, qui s'annonçait magnifique, ait, en ces quelques jours, énormément perdu de son intérêt par suite des forfaits successifs de l'écurie bleue (douze cylindres Delahaye), des Italiens Maserati et Alfa Romeo, sur lesquels on comptait énormément pour donner la réplique aux constructeurs allemands qui seront, une fois de plus, représentés par Mercedes et Auto Union, dont ce sera la première course de la saison.

Malheureusement, si nous pouvons encore garder l'espoir d'avoir, au départ au moins, une Alfa Romeo, nous sommes certains que Maserati ne sera pas représenté, par suite du retard apporté à la fabrication des boîtes de vitesses et des ponts arrière.

Bugatti vient d'affirmer à son tour qu'il pense pouvoir aligner une voiture que Jean-Pierre Wimille aurait à conduire. Espérons-le sans toutefois trop y compter.

Si bien que l'industrie française ne sera, dans cette épreuve bien française, représentée que par une Delage que Mazaud va piloter, une Sefac qui sera confiée à Eugène Chaboud, l'un des vainqueurs des 24 heures du Mans,

et par deux Talbot munies du nouveau moteur de 4 litres 500, monté sur l'ancien châssis, et que Philippe Etancelin et René Carrière entendent bien mener de tout leur cœur.

Est-ce bien suffisant ?

Ils tireront, c'est certain, le maximum de ces voitures, mais il ne doivent pas espérer pouvoir sérieusement tenir en échec la redoutable triplette de Mercedes : Caracciola, Brauchsch et Lang (la meilleure équipe actuelle) ni les trois jeunes pilotes d'Auto Union Muller, Kautz et Hasse, qui disposeront, sans doute, des voitures les plus rapides.

Du fait de la présence des pilotes allemands, l'intérêt du Grand Prix reste entier. Mais il eût été préférable, bien sûr, que Français et Italiens aient pu envoyer leurs meilleurs représentants.

Ces forfaits sont évidemment symptomatiques. Est-ce à dire que la fin des courses approche ? Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que nous le redoutons. Toutefois il serait bon que l'on y prenne garde. Les constructeurs construisent à coups de millions des voitures de course et la peur d'être battu les empêche bien souvent de prendre part aux compétitions. Est-ce logique ? Et à quoi servirait la compétition si tous devaient être premiers.

Dans ce cas, s'ils estiment qu'une défaite peut avoir sur les services commerciaux de graves répercussions, il vaudrait bien mieux, semble-t-il, revenir à l'ancienne formule : celle qui les autorisait à vendre ces voitures aux coureurs indépendants — et ils sont nombreux qui ne demandent que ça.

Et les compétitions, des lors, reprendraient tout l'intérêt qu'elles ont si stupidement perdu

GEORGES FRACHARD.

Le coin du docteur

FRACTURES DE COTES

SCHMELING est à l'hôpital, une côte fracturée, telle a été la nouvelle publiée le lendemain du match ayant opposé, il y a quelques jours, Joe Louis à Schmeling, pour le championnat du monde de boxe toutes catégories.

Même si la nouvelle est inexacte, le sujet demeure intéressant.

Vous savez que le thorax est formé latéralement par les côtes ; en avant par un os impair : le sternum ; en arrière par la colonne vertébrale. Les côtes sont au nombre de douze, de chaque côté. Leur longueur va en augmentant de la première à la septième. En arrière, les côtes s'articulent avec les vertèbres dorsales ; en avant (exception faite pour les onzième et douzième côtes) elles sont reliées au sternum par un cartilage. Les sept premiers cartilages s'articulent directement avec le sternum ; les trois suivants sont soudés ensemble ; les deux derniers sont libres à l'extrémité des onzième et douzième côtes que l'on désigne d'ailleurs sous le nom de « côtes flottantes ».

En règle générale ce sont surtout les côtes moyennes qui se fracturent quand un traumatisme s'exerce soit latéralement, soit dans un sens antéro-postérieur. Deux signes principaux à retenir : une douleur aiguë bien localisée, augmentée par le moindre effort, par la respiration, la toux, l'éternuement ; de la gêne respiratoire. A l'inspection : pas de déformation à moins d'enfoncement de plusieurs côtes ; diminution de l'expansion thoracique du côté lésé. A la palpation : douleur (dite « exquise » en langage médical) à la pression au point atteint ; douleur par pression à distance ; crépitation.

Parmi les diverses complications susceptibles de se produire je vous citerai la syncope et, chez un alcoolique ivrogne, le delirium tremens, la petite hémoptysie (orachement de sang provenant des voies respiratoires) ; l'emphysème sous-cutané (infiltration gazeuse diffuse du tissu cellulaire) ; l'hémithorax (épanchement de sang pur dans la cavité pleurale, c'est-à-dire dans le « sac » qui entoure chaque poumon) ; une plaie possible du cœur ou d'un organe abdominal ; la pneumonie traumatique, complication grave apparaissant le quatrième ou le cinquième jour, etc. Dans les cas simples la douleur cesse au bout de quelques jours ; il faut envisager de 25 à 30 jours pour la consolidation.

En ce qui concerne le traitement, sachez que, dans la majorité des cas, il suffit de calmer la douleur (morphine) et d'immobiliser le thorax grâce à un large bandage de corps en flanelle. Bien entendu, c'est au médecin et à lui seul que vous devez vous adresser. Encore une fois, méfiez-vous des « rebouteux ».

Dr Philippe ENCAUSSE

■ VICTIME DU SPORT MAIS SPORTIF QUAND MEME. — Du moment que vous vous présentez à la consultation, à l'hôpital, vous payez le tarif en vigueur dans les hôpitaux de l'Assistance publique.

■ EUZO GIRARDELLI (Tarn). — Adressez-vous donc, de ma part, à M. Thomas Salignac, 71 a, rue de l'Assomption, Paris 16^e, qui vous donnera le renseignement demandé.

■ DEBLATON (Roubaix). — Procurez-vous les numéros 501 et 502 de Match. Vous y trouverez, dans le « Coin du Docteur », quelques renseignements susceptibles de vous intéresser au sujet de l'affection dont vous souffrez. En ce qui concerne vos questions 2 et 3 je vous conseille l'air chaud, le massage et le talc.

(Lire la suite page 14)

DELAHAYE

vainqueur aux 24 heures du Mans

1 ^{er}	DELAHAYE	Chaboud
		Trémoulet
2 ^e	DELAHAYE	Serraud
		Girard-Cabantous
4 ^e	DELAHAYE	Villeseuve
		Bioley

Après les retentissants succès remportés dans les Grands Prix de PAU et de CORK, la nouvelle victoire de DELAHAYE aux 24 HEURES DU MANS consacre sa réputation de marque victorieuse.

Dans cette épreuve d'endurance, la plus dure qui soit au monde, aucune défaillance n'est permise ; les efforts imposés aux voitures et aux conducteurs exigent au plus haut point les qualités de :

VITESSE
MANIABILITÉ
TENUE DE ROUTE
ROBUSTESSE

Cette triple victoire remportée par les 135 Compétition DELAHAYE est d'autant plus significative que les voitures gagnantes, appartenant à des clients, ont pris part à cette terrible épreuve sans aucune préparation spéciale.

« PARIS-SOIR » éditera comme les années précédentes
UNE SERIE SPECIALE DE PHOTOS DU TOUR DE FRANCE

Pour tous renseignements et abonnements, adressez-vous aux
« Actualités Paris-soir », 100, rue Réaumur, Paris, 2^e



Au Stade Nautique des Tourelles, les nageurs soviétiques Boïtchenko et K. Alechina qui ont participé à la fête de la F. S. G. T.

NATATION

Lorsque, il y a quelques semaines, on apprit que Boïtchenko allait de nouveau venir en France pour y nager, on s'attendait à de nouvelles merveilles de sa part. L'an dernier, il avait surpris par sa puissance et sa vitesse, tandis que son style soulevait d'ardentes polémiques.

Cette année, donc, chacun voulait réétudier son mouvement de jambes, afin de se faire une opinion... Hélas ! Il nous fut de nouveau présenté au cours d'une nocturne aux Tourelles, et l'éclairage ne permet pas une excellente visibilité.

Le nageur soviétique a cependant essayé de corriger ce mouvement que l'on certifiât défectueux. Il n'y est parvenu qu'à demi. Ses jambes s'ouvrent davantage, mais n'effectuent pas encore le « mouvement réglementaire ». Cela provient peut-être d'une conformation physique, et il n'est pas prouvé qu'il en tire un avantage très net.

Quoi qu'il en soit, Boïtchenko est moins bon que l'an dernier. Il faiblit en fin de course et termina à l'arraché. Il ne battit pas de record, ce qui sembla décevoir les quelques milliers de spectateurs venus l'acclamer (la meilleure performance des Tourelles a été réalisée en 1937 par l'Allemand Sietas : 2 m. 45 sec.).

Cet exemple semble condamner une fois de plus la brasse papillon. En effet, ce style exige une très grande dépense physique, et, de ce fait, ne se montre efficace que sur de petites distances. Au-dessus de cent mètres, le jeu n'en vaut pas la chandelle, car la fatigue est trop grande.

La nageuse Alechina fit grosse impression... parce que ses rivales françaises ne la suivaient qu'à distance respectueuse, mais, à l'annonce des temps, il y eut une nouvelle déception. On s'attendait à une performance extraordinaire, et il n'en fut rien. Les championnes « de la Fédération » lui eussent réglé facilement son compte et l'eussent laissée quelques mètres en arrière. Signalons cependant l'aisance de sa nage et son extrême souplesse.

YVONNE JEANNE.

ATHLÉTISME

COMME à l'ordinaire l'athlétisme n'a pas été oublié au cours de la réunion omnisports organisée, dimanche, à Pershing.

Epreuves masculines, épreuves féminines ont ainsi permis à un certain nombre de res-

sortissants de la « Fédération Sportive et Gymnique du Travail » de faire montre de leurs possibilités. A vrai dire, ces possibilités ne dépassent pas, dans l'ensemble, une honnête moyenne mais, franchement, il n'y a pas lieu de jeter la pierre aux athlètes travaillistes. En effet, leurs efforts acharnés autant que répétés en faveur de la course à pied ne doivent pas être mésestimés.

Si, dans l'ensemble, les résultats enregistrés, dimanche, sont assez modestes il en est quelques-uns, cependant, qui méritent une particulière attention. C'est le cas, pour vous donner un exemple précis, du saut en longueur de Le Guellec. Cet athlète consciencieux, dont le nom figure souvent aux places d'honneur des réunions travaillistes, en course comme en concours, a franchi, à Pershing, 6 m. 95... Belle et bonne performance qui constitue un nouveau record travailliste et qui fait honneur à l'ancien membre du Stade Français qu'est Le Guellec. A quand les sept mètres ?

Parmi les autres vainqueurs il convient de citer également Le Guyader (800 m.) ; Thirion (400 m.) et cet excellent serviteur de la course à pied qu'est resté le « vétéran » Duquesne (5.000 m.).

P. E.

FOOTBALL

LA façon dont l'équipe de l'U.R.S.S. l'a largement remporté sur le onze norvégien, en finale de la Coupe du Trentenaire de la F.S.G.T., nous amène à regretter, une fois de plus, que sa non-affiliation à la F.I.F.A. l'empêche de se mesurer aux grandes équipes européennes.

Un Fiedotov, un Stapanov, pour ne citer que ces deux joueurs, qui se mirent le plus en évidence, ne prépareraient aucune des équipes professionnelles qui représentent pour nous le meilleur du football.

Ces deux joueurs, qui furent déjà les vedettes de l'équipe soviétique lors de ses précédentes tournées en France, sont encadrés de footballeurs qui, comme eux, pratiquent un jeu dépouillé et direct et ne visant qu'un résultat : le but. Jeu viril, pratiqué par des athlètes décidés, toujours en mouvement, attaquant l'homme et la balle sans hésitation, avec une vitesse qui leur donna l'avantage dans tous les compartiments du jeu. Le contrôle de balle de ces joueurs, qui nous étonna voici deux ans, n'a rien perdu de sa facilité, aussi bien au sol qu'en demi-volée, et leur shot surprendrait bien des gardiens de buts parmi les meilleurs.

A TRAVERS TOUS LES SPORTS

La Norvège dut à sa défense de ne pas subir un score plus élevé.

En préliminaires, la France se classa troisième en battant, par 4 buts à 3, la Tchécoslovaquie.

RENE GUIMIER.

AVIRON

Les régates du « Club »

DIMANCHE matin le cadre verdoyant et familier des rameurs, sur la Marne, à Joinville, s'animait de bonne heure et de joyeuse manière pour fêter le Club Nautique de Paris et sa journée de Régates annuelles.

Intimité charmante du bassin de Marne, toutes les régates organisées dans ce coin ont l'air plutôt d'une fête de famille que de régates officielles. Tout le monde se connaît, s'interpelle et vraiment l'on peut dire qu'ici le rameur est roi.

Après les incertitudes des débuts de saison, voici maintenant que les positions se précisent, les équipes s'affirment et l'on va ainsi

Enfin, pour terminer, la catégorie senior, plus défavorisée cette année, a réussi à aligner trois équipes à huit. Mais, naturellement, dans cette classe, les vieux clubs sont encore ceux qui possèdent le plus de ressources, et la Société Nautique de la Marne qui groupait jeunes et anciens s'adjugea la victoire devant le C. N. Paris et le Métro qui, à une longueur et demie, ne réussirent pas à se départager.

G. LENOIR.

ATHLÉTISME

Peu de progrès d'ensemble chez nos athlètes, hélas !

Journée chargée dimanche surtout en ce qui concerne l'athlétisme provincial. En effet, les championnats régionaux ont donné lieu, dans tout le pays, à une activité reconfortante. « Et les performances ? » me direz-vous... Eh bien ! elles n'ont malheureusement pas été en rapport avec l'activité en



PERSHING. — U.R.S.S.-NORVEGE (6-0). — Voici l'avant-centre russe Stapanov en action. Stapanov fut avec l'ailier gauche Fiedotov un des meilleurs joueurs du match.

de régates en régates sans constater de grands changements.

Dimanche, l'absence d'équipes au bassin de Seine a permis aux leaders de plus nettes victoires. Lagny et la Bourse en profitèrent pour enlever les plus belles épreuves : les « quatre » débutants et juniors et les deux « huit » des mêmes catégories. Nul ne saurait s'en plaindre si ce n'est la Préfecture de Police qui d'abord en quatre, puis en huit juniors avec la C.P.D.E. n'eut pas le loisir de défendre ses chances. Retardataires impénitents, ses rameurs manquèrent les deux départs, le starter n'ayant pas voulu les attendre, ce dont on ne saurait le blâmer.

Ainsi donc il nous faut admettre définitivement que la Société Nautique de Lagny en quatre et le Club Nautique de la Bourse en huit sont passés maîtres chez les juniors ; leur facile victoire vient récompenser de louables efforts alliés à une valeur certaine. En débutants, leur tâche fut plus rude mais soyons certains que ceux-ci marchent sur les traces de leurs jeunes aînés.

Batillat, de l'Encouragement, s'adjugea la seule épreuve en couple de la journée : le skiff débutant. A l'école de Detton, l'ex-champion de France en pointe fait de rudes progrès et l'on peut lui prédire une belle carrière.

Les pupilles du Club sont les meilleurs ; il faut voir là les bienfaits d'une ardente propagande pour l'aviron scolaire dont le C.N.P. commence à récolter les fruits. Chez les dames, est-ce un signe, voici que de nouvelles venues du Cercle Nautique de France se permettent de rivaliser victorieusement avec les pionniers : Académia et la Ruche.

question ! Certes, ça et là, plusieurs records ont passé de vie à trépas mais, en général, les nouveaux records ne sont pas d'une « classe » suffisante pour nous permettre d'envisager avec optimisme les prochaines rencontres internationales. Il y a gros à parier que, comme les autres années, nous devrions nous contenter de jouer un rôle assez modeste dans le domaine international.

Une journée comme celle de dimanche permet de se faire une idée assez précise sur les possibilités de notre athlétisme. Or, quand on examine un à un les résultats, on ne peut s'empêcher d'être un tantinet déçu. Il appert que nous ne progressons pas assez, alors que chez nos rivaux étrangers...

Et voilà qui n'est pas fait pour nous donner le sourire au sujet du grand match qui opposera, dimanche prochain 3 juillet, à Colombes, les équipes d'Allemagne et de France, sur 100, 200, 400, 800, 1.500, 5.000, 110 m. haies, hauteur, longueur, perche, poids, disque, javelot, 4x100 et 4x400. Comme la fédération allemande a désigné (sans doute pour les familiariser avec la nouvelle piste des Championnats d'Europe 38) ses meilleurs représentants dans chacune des épreuves, nous pouvons et nous devons nous attendre à être bien dominés dimanche prochain. Mais que cette certitude n'empêche surtout pas les spectateurs de venir le plus nombreux possible à Colombes. Leur présence ne pourra qu'être précieuse à nos représentants qui donneront, on peut en être assuré, le meilleur d'eux-mêmes pour se bien défendre et succomber avec honneur.

Pour en revenir aux épreuves organisées, dimanche dernier, je tiens à vous signaler la très belle victoire de l'Algérien Kaled, dans le Championnat de Paris de grand fond. Cette épreuve servait d'ailleurs d'éliminatoire en vue du Marathon. Kaled a su doser comme il fallait son effort. C'est ce qui lui a permis de vaincre Arnold qui, après avoir fait une très bonne impression pendant plus de vingt kilomètres, fut obligé d'abandonner au 24^e kilomètre. Sade termina excellent deuxième. Il est à prévoir que Leheurteur et Arnold seront « repêchés ».

Enfin, en terminant, un mot pour souligner la bonne impression d'ensemble fournie par les athlètes finalistes des critères de deuxième catégorie de la Ligue parisienne d'athlétisme. En dehors des sauteurs en hauteur Weber (P.U.C.), Lapointe (A.L.P.), et Delamarre (C.A.C.), qui firent une très grosse impression (surtout les deux premiers nommés), il y a lieu de citer Pagnon (100 m.), Peyre (400 m.), Dineur (5.000 m.), Bernard (1.500 m.), Sarkadi (800 m.), Cornet (200 m.). Mais, toutes proportions gardées, je crois et je répète que c'est Lapointe qui a fait la plus forte impression. Voilà un sauteur en hauteur dont le style laisse beaucoup à désirer. Malgré cela il a passé 1 m. 80 comme en se jouant et n'a manqué 1 m. 85 que d'un rien. Possédons-nous en lui un futur successeur de ceux de nos grands champions qui franchiront 1 m. 90 et plus ? C'est très possible.

D^r PHILIPPE ENCAUSSE.



Un instantané du match de polo France-Angleterre disputé à Bagatelle en présence de M. Albert Lebrun et sous le patronage de « Paris-soir ». Les Français l'emportèrent et la réunion obtint un très vif succès.

L'A.B.C. DE LA MÉDECINE SPORTIVE⁽⁹⁾

par le DOCTEUR MATHIEU

NOUS avons vu, dans les précédents numéros de *Match*, 17-24-31 mai, au sujet de la fatigue, que cette dernière avait pour cause la présence de substances fatigantes dans l'organisme. Pour éviter et retarder l'apparition de ce phénomène, il y a intérêt à éliminer au dehors ces produits, et la peau, sous forme de sueur, est une des principales portes de sortie.

Étudions donc un peu cette sueur et son rôle. Contrairement à l'opinion générale, elle est sécrétée sur TOUTE la surface de la peau par des glandes spéciales qui se trouvent dans la partie profonde de celle-ci (derme) et qui débouchent à l'extérieur au moyen d'un canal de très petit calibre, en traversant la partie

Par température élevée et au cours d'un exercice très violent, il est possible, dans certaines conditions, d'éliminer un litre de sueur en moins d'une heure, ce qui semble être un chiffre maximum. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

La sueur, que l'on recueille par raclage à la surface de la peau, est un liquide incolore qui possède une odeur caractéristique qui est due à la présence d'acides gras volatils. Cette odeur présente des variantes pour un même individu, suivant les régions (aisselle, pieds). En plus, elle présente des variations suivant les races : nous trouvons que les noirs sentent le « fauve » et, pour eux, nous sentons le « cadavre ». Pendant la guerre, dans les sapes

Ce qu'il faut savoir sur la sueur

Sa « fabrication »

dans le sang et ne retient, pour les rejeter en dehors (excrétion), que les éléments constitutifs de la sueur.

Il est donc évident que l'activité de la circulation au niveau des glandes d'une part et, d'autre part, la composition chimique du sang vont avoir un gros retentissement sur cette élimination. Cependant, ce n'est pas là une loi absolue, et vous connaissez aussi bien que moi les fameuses « sueurs froides » (peur, colère, agonie) où l'individu est pâle, ce qui implique une circulation réduite. Dans le même ordre d'idée, certains sujets présentent une sueur abondante sous les bras, du fait, par exemple, de se montrer nus devant le médecin : c'est la « sueur d'angoisse » des consultants qui préoccupe beaucoup et à tort ces derniers.

Il y a donc une autre cause que l'activité de la circulation sanguine, pour expliquer la sudation, et vous avez deviné que cette cause est nerveuse.

Dans les nerfs, il existe des filets, ou plus

exactement, des « fibres excito-sudorales ». Il suffit de les exciter par un moyen quelconque pour provoquer immédiatement la sueur sur le territoire correspondant à ce nerf. Ainsi, en excitant le nerf sciatique gauche, l'on déclenche la sueur sur le membre inférieur gauche. En fait, c'est par l'intermédiaire du système nerveux que le mécanisme sueur est mis en action; soit directement par excitation venant de l'extérieur (sensation de chaleur), soit indirectement, par l'intermédiaire du sang (température et composition chimique). L'expérience suivante est démonstrative : un individu nu est mis dans un local froid (12°), mais respire de l'air très chaud au moyen d'un tube. Rapidement, il se met à suer, car le sang a été échauffé au niveau des poumons, et ce sang chaud va exciter les nerfs sudorales.

Nous verrons la prochaine fois le rôle de la sueur et les déductions sportives à en tirer. (A suivre.)



superficielle de la peau (épiderme). Le nombre de ces glandes « sudoripares » est très élevé (toute la peau) et, approximativement, il serait autour de deux millions !

A l'état ordinaire, il est évidemment difficile de se rendre compte d'une pareille sécrétion généralisée et l'on ne connaît que les endroits où elle est plus intense, plus visible : les dessous des bras (creux axillaire), le front... ce qui faisait croire à une sécrétion localisée.

En réalité, il y a une imbibition, une imprégnation permanente, peu visible, de toute la peau par la sueur, qui est indispensable pour entretenir la souplesse et la qualité de cette enveloppe. Un trouble de cette fonction peut déclencher des troubles et des maladies de la peau (la peau, tout comme le cuir des chaussures, a besoin d'être entretenue). Des expériences basées sur des réactions chimiques indiscutables, prouvent le grand nombre et la répartition totale des canaux excréteurs de la sueur.

Voyons donc ce liquide et sa composition chimique. Des expériences trop longues à vous décrire font admettre que, par vingt-quatre heures, il s'écoule environ un kilogramme de sueur dans des conditions normales de température extérieure et d'exercices physiques.

peu ventilées, où il y avait une grosse concentration de soldats, il y avait une odeur d'Allemands et une odeur de Français !

Ce liquide est acide, et la sueur de l'athlète en compétition l'est davantage, ce qui ne doit pas nous étonner, les substances fatigantes étant acides.

Dans un litre de sueur, en plus de l'eau et des corps gras que nous venons de voir (la sueur laisse une trace grasse légère sur le papier de soie), il existe environ 10 grammes de matières de déchets : particulièrement l'urée que nous retrouverons ultérieurement au sujet de l'urine et du sel (chlorure de sodium). Ce sont ces matières qui se déposent à la surface de la peau ou qui font des auréoles aux vêtements, sous les bras, et que l'on peut gratter sous forme de petits cristaux par sa qualité acide, la sueur déteint et brûle le vêtement).

Comment est produite la sueur ?

Ce sont les glandes sudoripares dont nous venons de parler qui « fabriquent » la sueur. Il faut les comparer à de petites usines spécialisées qui ont le pouvoir « d'extraire du sang » qui arrive à leur niveau les éléments qui s'y trouvent, dedans, pour constituer la sueur. La glande exécute un véritable triage

Georges Clément. — 1° C'est en 1932 que Paul Le Drogo arriva second dans l'étape du Tour de France, à Pau. Ce n'était pas Nantes-Bordeaux, mais Bordeaux-Pau, que remporta Ronise devant Le Drogo, premier des individuels; 2° André Leducq, au cours de ce même tour, prit le maillot jaune à Bordeaux, à la suite de sa victoire dans l'étape Nantes-Bordeaux, et le conserva jusqu'à l'arrivée.

François Fiquet. — Pouvons vous faire parvenir tous ces numéros contre 1 fr. 25, franco.

Pitou, 194° R.A.L.T. — 1° Vous avez raison; 2° Le record du monde des 100 mètres des appartements à l'Américain Kieffer depuis le 18 janvier 1936, av. : 1' 4" 8/10; 3° Le record du monde des 100 m. haies est la propriété de l'Américain Towls, avec 13 secondes 7/10.

André X., à Valenciennes. — Le classement du championnat professionnel au cours de la saison 1935-1936 est : 1. R. C. Paris, 44 pts; 2. Olympique Lillois, 41 pts; 3. R. C. Strasbourg, 39 pts; 4. F. C. Sochaux, 35 pts; 5. A. S. Cannes, 35 pts; 6. O. de Marseille; 7. Sète; 8. Fives, etc... Celui de la saison 1936-1937 : 1. Marseille, 38 pts; 2. Sochaux, 38 pts; 3. R. C. Paris, 37 pts; 4. F. C. Rouen, 35 pts; 5. Lille; 6. Strasbourg; 7. Metz; 8. Excelsior de Roubaix; 9. Red Star; 10. Sète.

Mouette et Ondine. — 1° Le livre que vous nous signalez est « L'Art de nager le crawl », par Johnny Weismuller, franco 16 fr., à la Librairie des Sports, 10, boulevard Montmartre; 2° Nous vous conseillons « La Natation », par Mme Bogaert, franco 7 fr. 50.

Edmond Bellugnon. — Le matelas pneumatique n'est pas indispensable, mais est à recommander.

Rigoulet nordiste. — Au cours de la saison 1937-1938, l'Italo-Américain Joe Savoldi a triomphé successivement du Turc Arif, du Letton Passmann, du Polonais Nowina, de l'Américain Al Sparks, du Bulgare Dan Koloff, mais fut battu par Henri Deglane. En fin de saison, pour son dernier combat avant son départ pour l'Italie, il battit, à Wagram, l'Australien Bonnie Muir.

Lucien M. — 1° Le championnat d'Alsace de cross-country fut gagné par Messmer et par l'A.S. Strasbourg. Celui de Lorraine par Pohorec et le C.S. Metz; 2° Le 26 février 1938, l'équipe de France de basket-ball a battu la Lituanie par 25 points à 18, mais le 14 avril, au Palais des Sports, elle se faisait battre par 40 points à 38 par celle d'Italie; 3° Les championnats de France d'athlétisme auront lieu les 23 et 24 juillet.

Un cycliste comtois. — 1° La licence de l'U.V.F. n'est pas suffisante pour pouvoir voyager à l'étranger. Pour certains pays comme la Belgique, il vous faut une carte

Ecrivez-nous... nous répondrons ici

Suite de la page 12

d'identité avec photographie; pour d'autres, un passeport; 2° La licence de l'U.V.F. n'est pas reconnue comme pièce officielle par les administrations françaises.

Admirateur de Lapébie. — 1° Cette année, le Tour de France se disputera dans le sens contraire de 1937, c'est-à-dire que la première étape sera Paris-Caen et la dernière Reims-Paris; 2° C'est au cours de la huitième étape, Pau-Luchon (193 km.), que les concurrents franchiront les cols d'Aubisque et du Tourmalet. Le passage de l'Aubisque est prévu vers 13 heures environ, et celui du Tourmalet vers 15 heures, le 14 juillet; 3° Roger Lapébie ne participera pas cette année au Tour de France; 4° Une journée de repos est prévue à Luchon le 15 juillet.

Maxime Gauhey. — 1° Il vous faut prendre conseil d'un mousser; 2° Le record du monde du saut en hauteur appartient à l'Américain Johnson, avec 2 m. 07, et celui du saut en longueur à Jess Owens, avec 8 m. 13. Toutefois, l'Américain Walker a réussi l'an dernier 2 m. 08, puis 2 m. 09.

X., à Tulle. — C'est en 1924 que Charles Kieffer, alors poids mi-lourd, fut champion olympique de Force. Depuis, le populaire Charlot détiend 55 records du monde. Toutefois, son nom ne figure plus guère au palmarès des championnats mondiaux, car la F. I. H. ne s'occupe pas des professionnels.

Col bleu sportif. — Paris-Roubaix 1938 a été gagné par le Belge Lucien Storme. Ce dernier, qui est né en juillet 1916, débute en cyclisme en 1934, à Lille. Paris-Roubaix était sa première grande course professionnelle. Il devait confirmer cette belle victoire en terminant 6^e du Circuit de Paris.

A young middle forward. — Le livre que vous nous citez est « Le Football simplifié », par A. Bunyan (7 fr. 50), aux Editions P. F., 65 bis, rue de Miromesnil.

Sportif toulousain. — L'Annuel Critérium ou Midi a lieu régulièrement au 14 juillet. Son règlement a varié à plusieurs reprises, et cette année l'épreuve ne comportera qu'une étape. Ce n'est qu'exceptionnellement, l'an dernier, à l'occasion de l'Exposition Internationale, que l'épreuve eut lieu sur Toulouse-Paris.

Jack M... — 1° Le joueur Weiskopf, qui pratique habituellement à l'Olympique de Marseille, est maintenant naturalisé français

depuis le mois d'avril; 2° Le champion de France 1938 est le F. C. Sochaux; celui de la 2^e division Le Havre A. C.; 3° Le championnat de France scolaire fut gagné par le lycée Banville de Moulins sur le collage de Morlaix; quant au championnat universitaire, il revint à la Ligue de l'Ouest qui renouvela sa victoire de l'an dernier, battant en finale la Ligue de Paris.

Roland Martin. — Paris-Rennes fut gagné cette année par Louviot, lequel termina second de Paris-Sedan, derrière Roger Lapébie.

Sportif nancéien. — Ramadier est licencié au Décaathlon Club de France. Boisset au P.U.C. Tostin, toutefois, court cette année comme individuel.

Admirateur de Di Lorto. — A treize ans, vous êtes encore trop jeune pour vous spécialiser, faites de la culture physique. Prenez conseil dans un club et, dans quelques années, vous pourrez prendre une décision.

Georges Petit. — Votre remarque est juste. Pierre Speicher a participé à Bordeaux-Paris en 1937, mais ne termina pas l'épreuve.

Un admirateur de Hiden. — 1° Il est impossible d'établir un classement des meilleurs gardiens de buts du monde, tout dépend de leur valeur et des matches qu'ils disputent; 2° La France a participé aux trois Coupes du monde, mais n'est jamais parvenue en finale.

S. P., à Terbes. — 1° Le Championnat de France de cross cyclo-pédestre fut disputé à Paris le 20 mars. Paul Chocque triompha, battant le record de l'épreuve, précédant Cachaux et Bulleau; 2° Oubron ne participa pas à cette épreuve, mais remporta le cross international, véritable championnat du monde de la spécialité.

Lionel et Gérard. — En Championnat de France de football, Jean Nicolas marqua 8 buts contre le Club Français, le 3 septembre 1933, et Abegglen marqua 7 buts pour Sochaux contre Valenciennes, en 1935. Les six buts marqués par Simonyi en championnat, le 20 mars 1938, ne constituent donc pas un record.

Max Rousié en herbe. — 1° C'est le 27 mars qu'eut lieu le match France-Allemagne de rugby à quinze. La France fut battue par 3 points à 0; 2° L'équipe française avait la formation suivante : Arrière, Bohms; trois-quarts, Celhay, Bergès, Desclaux, Cals;

demis, Chassagne, Thiers; avants, Clarac, Lefort, Blond, Fabre, Delqué, Bouloué, Ainciat et Goyard.

Un admirateur du F.C. Sète. — 1° Depuis sa blessure au cours du match Paris-Montevideo, voici deux ans, Mercier, du R.C. Paris, n'a joué que par intermittence. Ayant résidé à Arras cette saison, il a résilié son contrat à l'amiable, ne pouvant plus pratiquer. Un match R.C. Paris-Sochaux a été joué, le 12 mai, à Saint-Ouen, à son bénéfice (recette 78.000 francs); 2° Dewaquez a été sélectionné trente-huit fois, Delfour 37, Mattler 36, Diagne 10, Llenze 10, Di Lorto 8, Gibrillorgues 9 et Beck 4. Clerc, Dutail, Aitken, Bardot, Fecchino et Besson.

L. P. A. — Le siège de Fémina-Sports est 3, avenue de la Porte-d'Orléans, à Paris; celui des Linnets de Saint-Maur, 2, avenue de Neptune, à Saint-Maur.

Bernard, à Aigues-Mortes. — 1° En ce qui concerne le tennis en France, son organisation et ses règlements, adressez-vous à la F. F. Lawn-Tennis, 3, rue Volney; 2° Pour votre région, voyez le T. C. de Nîmes, 13, rue de la Madeleine, à Nîmes.

Tarzan B. C. — Vous avez raison, et l'A. A. de la Culture physique, par Elie Mercier, a paru dans les numéros de « Match » de 607 à 622. Vous pouvez vous le procurer au prix de 1 franc dans nos bureaux ou 1 fr. 25 franco.

G. Bataillé. — Avons transmis au docteur Encausse qui vous répondra directement.

Miques, à Doullens. — 1° Les deux dernières étapes du Tour de France 1938 seront Reims-Lille et Lille-Paris; 2° Dans la dernière étape, les coureurs passeront à Doullens.

D. C., à Morlaix. — Au cours de la saison 1935-1936, le Racing Club de Paris gagna le Championnat de France. En 1936, il enleva la finale de la Coupe, battant le F. C. O. Charleville.

Gilbert G. — L'adresse de cette maison est 30, rue Moret, à Paris (11^e).

Deux mordus du vélo. — La plus faible moyenne réalisée dans le Tour de France avant guerre le fut avec 24 km. 463, en 1906; la plus forte avec 28 km. 740 en 1908. L'an dernier, Roger Lapébie triompha à la moyenne horaire de 31 km. 613.

Cyclophile. — 1° Le siège de l'U. V. F. est 24, boulevard Poissonnière, à Paris; 2° Cette fédération édite un bulletin officiel qui paraît tous les jeudis.

Y. Roland. — 1° L'aîné des frères Pélissier était Henri, disparu tragiquement il y a quelques années; 2° Francis Pélissier a renoncé aux compétitions, tandis que le benjamin, Charles, continue à courir. Cette année, Charlot ne sera pas au départ du Tour comme coureur.

Pierre Gaston. — 1° André Leducq est né à Sartrouville, le 27 février 1904; 2° Il participera au Tour de France 1938; 3° Le populaire André a gagné le Tour de France en 1930 et 1932, et fut second en 1928.

Bahagne. — La première Coupe du Monde de football eut lieu en 1930, à Montevideo, et comportait quatre séries : l'Argentine, la Yougoslavie, l'Uruguay et les Etats-Unis restèrent qualifiés pour les demi-finales. La finale fut disputée entre l'Uruguay et l'Argentine. L'Uruguay gagna par 4 buts à 2. La seconde eut lieu en 1932, à Turin, et l'Italie triompha de la Tchécoslovaquie par 2 buts à 1.

Burette. — Les championnats du monde sur route professionnels furent gagnés, depuis 1927, par Binda, Ronse (2), Binda Guerra, Binda, Speicher, Koers, Aerts, A. Magne et Meulenberg. Depuis 1930, les champions amateurs furent : Martano, H. Ansen, Martano, Egli, Pellenaeers, Mancini, Buchwelder et Leon.

Lulu sportif. — 1° La finale de la Coupe de France 1934 fut gagnée par l'Olympique de Marseille qui battit le Stade Rennais, à Colombes, par 3 buts à 0; 2° L'équipe gagnante avait la formation suivante : Di Lorto, Max Conchy, Henry Conchy, Charbit, Bruhin, Durand, Zermani, Alcazar, Roviglione, Eisenhofer et Kohut.

Marcel Guyot. — Le record du monde des 100 m. est la propriété de Jess Owens depuis 1936, avec 10" 2/10, celui des 400 m. appartient à l'Américain Williams, avec 46" 1/10, et celui des 1.000 m. à Jules Ladoumègue, depuis 1930, avec 2' 23" 6/10.

G. de F. Cardoso. — X., pour Speicher — Victor Lefèvre — Michel Fabre — Abonné de « Match » — Un curieux sportif — Dédé, admirateur de Tonin.

G. R., à Marseille. — Barthomé — Une sportive — René Migny — Un sportif de Valence — Robert Marcel — Henri Lopicque — Sportif de Calais — Deux torpides — Robert triomphant, fidèle lecteur de « Match ».

ACHILLE aux pieds nickelés.
IMPRIMERIE SAPEL
98, rue Réaumur, Paris.
Le Gérant : H. DESPLANQUES

HOMMES sur un Voilier

Récit inédit de PIERRE LORME (5)

Ce jour-là nous avons eu de la chance. Une bonne brise de noroît s'était levée dès le matin et ne devait cesser qu'à la nuit. Dès sept heures, le vent gonflait nos voiles et nous emmenait grand large, en direction du sud-ouest. Il s'agissait, pour l'*Antinous*, de doubler les caps qui séparent Ajaccio de Bonifacio. La journée se passa sans histoire. D'autour, lui-même, consentait à se tenir à peu près tranquille. La chaleur, tempérée par la brise fraîche, était très supportable. On passa le temps, comme d'habitude, à s'asperger de grands seaux d'eau de mer projetée à toute volée sur les épidermes, à manger, à boire, à fumer et à se laisser brûler au soleil. Vers trois heures de l'après-midi, on changea de bord pour prendre la direction plein est et piquer droit sur Bonifacio.

Nous arrivâmes au large de Bonifacio vers l'heure du dîner. Le soleil, déjà, était bas sur l'horizon. Et c'est presque à la nuit que, par l'étroit goulet qui conduit au port, nous pénétrâmes en plein moyen âge.

Bonifacio, en effet, est assurément le plus curieux, le plus pittoresque et le plus chargé d'histoire de tous les coins de la Corse. La ville est construite sur une presqu'île étroite, toute en falaises qui, par des à-pic de plus de soixante mètres, dominent la mer au nord, du côté du chenal, comme au sud, du côté de la Sardaigne. Sur les falaises de calcaire, blanches comme un mur passé à la chaux, pas un arbre, pas un buisson. Tout en haut, une citadelle massive, aux lignes géométriques, dont le seul accès consiste en un escalier de pierre construit, dit-on, par Alphonse d'Aragon.

Nous dûmes, pour arriver à quai, marcher au moteur dans l'étroit chenal qui va de la pleine mer au port de Bonifacio, entre deux falaises à pic. Une flotte de guerre trouverait là, à l'ombre de la citadelle, un inexpugnable abri. Du large, on n'aperçoit même pas l'entrée du goulet.

La ville haute, juchée tout en haut des rochers, est extraordinaire. On s'y croirait dans la cité de Carcassonne. Un fouillis de rues étroites, enjambées çà et là par des arcades jetées entre les maisons, s'y entrecroisent en un inextricable réseau. Il est difficile d'y marcher, d'abord à cause de la pente roide du terrain, ensuite à cause de la trahison des cailloux pointus, tranchants comme des silex, qui attaquent les semelles les plus robustes.

La ville basse est construite en bordure du port, sur une étroite bande de terrain qui s'étire entre le golfe et la falaise. Sur le bord du bras de mer intérieur qui forme le port, vit une population de pêcheurs aux mœurs douces et policées, qui diffère assez nettement du reste de la population corse. Cette différence s'explique : la situation privilégiée de Bonifacio, en tant que ville forte et en tant que port naturel, lui a valu bien des occupations successives. Les Romains y ont laissé des traces nombreuses et importantes.

La ville elle-même porte le nom de Bonifacio, marquis de Toscane. Les Génois la colonisèrent et en firent une sorte de république autonome. Alphonse d'Aragon, prétendant à la couronne de roi de la Corse, tenta en vain de s'en emparer. Charles-Quint, après une expédition en Algérie, s'y reposa quelques jours. Puis Français et Turcs, alliés sous François I^{er}, s'en emparèrent ; mais la diplomatie de l'époque restitua Bonifacio aux Génois. Bonaparte y tint garnison, huit mois durant, comme lieutenant d'artillerie. On voit que le passé de Bonifacio est abondamment meublé de souvenirs historiques.

Au débarqué, les guinguettes du port nous accueillirent, parmi les marins et pêcheurs de la ville. A onze heures du soir, tout est fermé. Un calme absolu règne sur les dalles qui bordent la mer. A la même heure nous étions déjà à ronfler dans nos couchettes, à bord de l'*Antinous*.

★

Le lendemain, au réveil, le branle-bas général fut décrété. Il s'agissait de prendre toutes dispositions utiles pour une étape plus longue. Il fallait cette fois se rendre de Bonifacio à Civita-Vecchia, soit un parcours en ligne droite de 135 à 140 milles : 275 kilomètres environ.

Pendant que le capitaine compulsait ses cartes, Joseph et Toine s'occupaient du ravitaillement : essence pour le moteur, glace pour les boissons, viande fraîche et poisson pour la table.

D'autour, lui-même, voulut mettre la main à la pâte. Mais, de ce jour-là, il perdit toute notre estime en tant que caporal d'ordinaire : soucieux de faire preuve d'initiative, il était revenu porteur d'un coq vivant. Un coq immense, haut sur pattes, au col démesuré, osseux et maigre. Si l'on en croit le proverbe, ce devait être un fameux coq !

Il fut accueilli avec méfiance par Duvray, qui a toujours été porté sur la bouche et aime à contrôler lui-même la qualité des denrées :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?
— Ça, c'est un beau coq que j'ai acheté...
— Un beau coq ? Hum ! Mais il a l'âge de Mathusalem, ton coq ? Regarde moi ça... Il est vieux, il est maigre, il est tout en os. Il doit être tendre à manger à peu près comme un corbeau de trois cents ans...
— Mais non ! Le paysan qui me l'a vendu m'a dit qu'il était tout jeune...

A ce moment, Paul Laborde, le capitaine et moi-même arrivâmes à la rescousse, pour entendre la fin de la discussion.

— Et combien l'as-tu payé, ton bestiau ? interrogeait Duvray.
— Cinquante francs. Ce n'est pas cher, hein ? répondit Dautour avec un sourire un peu inquiet tout de même.

Un tollé général accueillit ces paroles :

— Cinquante francs ! T'es pas fou ? hurlait Duvray, soutenu par le chœur. Un paquet d'os avec rien autour ! Non, mais ! Tu t'es fait rouler comme une boniche au débarqué de sa Bretagne. Veux-tu te dépêcher de reporter ça tout de suite au voleur qui te l'a vendu !

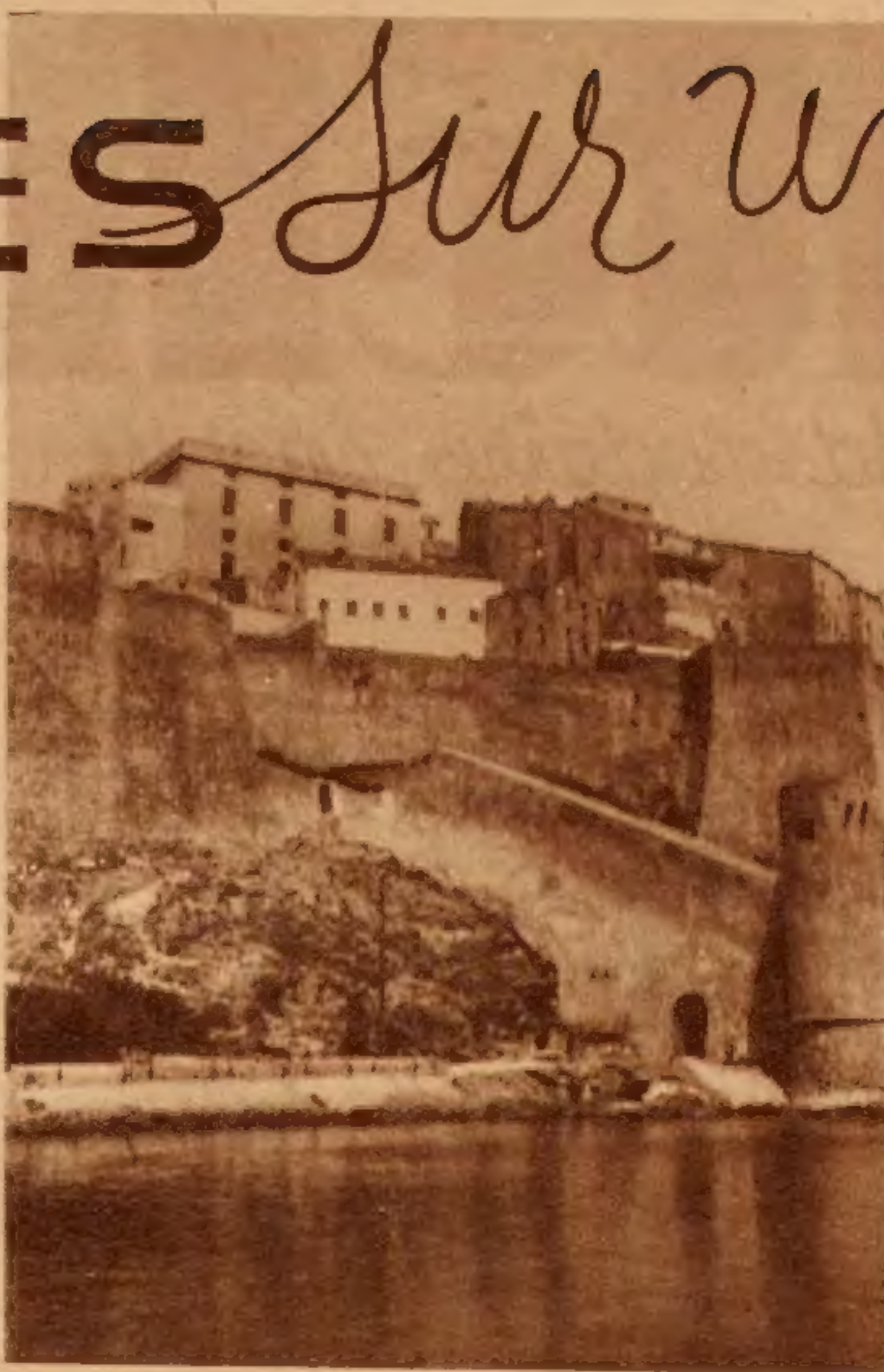
— Mais s'il ne veut pas le reprendre ?
— Dis-lui, s'il ne veut pas le reprendre et rendre l'argent, que nous irons tous. Il sait bien, lui, qu'il t'a volé. Il est plus malin que toi, va.

Et, sous les regards courroucés de l'assistance, Dautour, tout penaud, son volatile sous le bras, s'en fut le restituer à son propriétaire qui, après une défense assez courte, tant il senta l'incongruité de son cas, restitua les cinquante francs.

Je fus, moi, plus heureux dans ces tractations comestibles. J'avais avisé un pêcheur qui rentrait. Je lui pris quatre belles langoustes que je payai un prix raisonnable.

Le pêcheur, alors, me demanda si un homard ferait mon affaire. Et il me montra dans un seau un véritable monstre : un homard gigantesque qui, sur la balance, accusait un poids de 3 kilos 750 gr. Vous lisez bien : plus de sept livres ! Il avait des pinces larges et épaisses comme mes deux mains réunies.

Je négociai l'achat de ce phénomène moyennant trente-cinq



La citadelle de Bonifacio.

francs et j'emportai le tout dans un seau, à l'admiration de mes compagnons.

J'eus l'explication de ce bon marché : le homard, plus fragile, voyage moins bien que la langouste. Si bien que les pêcheurs trouvent pour les crustacés à pinces un débouché moins facile auprès des marchands.

A midi, tout était prêt. Nous dûmes encore le temps d'aller visiter la grotte Sdragonata, une grotte curieuse où l'eau de la mer prend une limpidité et une coloration extraordinaires. Par huit à dix mètres de fond on voit, comme s'ils étaient à fleur d'eau, les coquillages et les cailloux multicolores qui y reposent. On appelle cet endroit le Bain de Vénus. Et, sous l'égide de la déesse, nous nous y trempâmes avec volupté.

Nous refîmes en sens inverse, vers quatre heures de l'après-midi, le trajet du port à la pleine mer, par le chenal. Un moment plus tard, nous doublâmes le cap Pertusato, en vue de la Sardaigne.

Pour aller vers l'est, on emprunte un détroit assez dangereux, au point que, pendant l'hiver, les cargos préfèrent, pour l'éviter, faire le tour de la Sardaigne. Ce sont les fameuses bouches de Bonifacio, agencées de récifs aigus et sournois. Alphonse Daudet raconte quelque part un tragique événement qui, à l'époque, illustra le lieu : pendant la guerre de Crimée, un vaisseau de guerre, la *Sémillante*, s'y perdit corps et biens. Sept cents soldats qui se rendaient à Sébastopol y trouvèrent la mort. Un cimetière, dans une île, recueillit leurs dépouilles, et pendant longtemps un ermite veilla sur leur dernier sommeil. Il vivait là, solitaire, et ses seules relations avec les humains consistaient à saluer les bateaux qui passaient en hissant un pavillon en haut d'un mât qu'il avait planté sur le bord de la mer.

L'étude, en pleine mer, de l'art merveilleux de la navigation

Au départ de Paris nous avions envisagé de faire escale à Ostie qui, à l'embouchure du Tibre, nous semblait le port le plus proche de Rome. Nous étions mal renseignés. Nos souvenirs classiques nous avaient « enduits d'erreur » comme eût dit Joseph. Le port d'Ostie, en effet, n'est plus guère praticable, encombré qu'il est par des bancs de sable qui se

déplacent suivant un mode assez capricieux pour dérouter les pilotes de la côte eux-mêmes.

Nous avions donc le choix entre Fiumicino, situé à quarante-quatre kilomètres de Rome, par le chemin de fer, et Civita-Vecchia, qui avance ses deux jetées dans la mer, à soixante et onze kilomètres au nord-ouest de la Ville Eternelle. Nous avions opté pour Civita-Vecchia, pour gagner au moins une demi-journée de traversée.

Jamais aucun d'entre nous, ni le capitaine, ni Joseph, lui-même, qui pourtant connaissait bien sa Méditerranée, n'avait mis les pieds à Civita-Vecchia. L'occasion était bonne pour nous de voir les moyens employés par les marins pour se diriger, se reconnaître, entrer dans les ports avec autant de sûreté et de précision que les marins locaux, par le seul moyen des cartes, des plans et des instructions nautiques.

Le profane reste confondu par les habiles dispositions et les prodigieux travaux accomplis depuis trois ou quatre fois mille ans, peut-être davantage, pour guider les navigateurs. Tout autour de la Méditerranée, des tours, construites à toutes les époques, sur les points les mieux en vue du littoral, permettent au marin de fixer sa position avec une infaillible précision. Les derniers siècles ont perfectionné les phares et les divers genres de bouées (bouées-phares, bouées sonores, etc.) dont la portée, la nuit, frappe d'étonnement le navigateur novice.

Les cartes, tenues à jour avec une rigoureuse minutie, fixent la hauteur des fonds, pour ainsi dire mètre par mètre. Les plans des ports sont établis avec tant de soin que chaque bateau peut sans danger s'amarrer à la place exacte qui lui convient.

Enfin, on ne saurait assez admirer le merveilleux outil que sont, aux mains des marins, les Instructions nautiques, éditées et tenues à jour par le ministère de la Marine, et le *Livre des Phares*, qui indique par le menu tous les feux que vous êtes susceptible de trouver sur toutes les côtes de France.

Vous trouvez-vous en un lieu où les récifs risquent de meurtrir votre bateau ? Vous trouverez dans les *Instructions Nautiques* la description minutieuse des passages possibles suivant votre tirant d'eau, et la façon d'éviter tout accident.

Voulez-vous entrer dans un port ? L'étude combinée du plan du port et des *Instructions Nautiques* vous renseignent mieux que l'expérience de dix mouillages successifs au même point.

De Bonifacio à Civita-Vecchia, nous passâmes tout notre temps à nous renseigner, à étudier l'art de la gouverne. Toute la nuit, nous guettions l'apparition des phares et des bouées lumineuses. Tout d'un coup l'un de nous s'écriait :

— En voilà un : deux éclats rouges, un éclat blanc, une seconde d'intervalle...

Aussitôt nous nous précipitions sur le *Livre des Phares*. Le feu était en un instant identifié. Les bouquins répondaient complaisamment à nos questions : « C'est le phare Untel, deux éclats rouges, un éclat blanc, une seconde d'intervalle. Situation exacte : tel rocher, telle latitude, telle longitude. Portée du feu : x kilomètres. »

Un autre feu était-il découvert ? Aussitôt, l'angle qui était relevé entre les deux était, à l'aide d'un rapporteur, reporté sur la carte, et nous savions ainsi, à quelques mètres près, notre position exacte.

Le jeu, alors, consistait à rechercher quels autres phares devaient nous apparaître ensuite et l'heure à laquelle leur portée nous permettrait de les apercevoir.

Nous passâmes ainsi deux nuits à vivre avec toutes ces lumières qui, à point nommé, venaient nous dire amicalement : « Voguez sans crainte, vous autres marins. Je suis là pour veiller sur votre route. Plus loin, quand vous ne me verrez plus, mes sœurs seront auprès de vous pour vous guider dans le bon chemin. Que notre lumière vous rassure et vous reconforte. Là-bas, sur les flots, si loin que vous soyez, nous ne vous abandonnerons pas. Nous veillerons sur vous. Allez en paix !... »

Il nous fallut deux jours et deux nuits pour arriver en vue de Civita-Vecchia. Il faisait même grande nuit quand nous aperçûmes, au loin, les lumières du port. Le capitaine, fort prudemment, décida de faire à la cape — avec très peu de toile — les quelques milles qui nous séparaient de la terre, pour attendre le jour.

A quatre heures du matin nous fîmes notre entrée dans le port de Civita-Vecchia.

(La fin au prochain numéro.)

Exclusivité « Match » tous droits réservés



Le port de Civita-Vecchia.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

Le Tour de France
se jouera dans les Pyrénées
par **Antonin MAGNE**

On dirait une escadre, ou encore, vues de si haut, d'innocentes cocottes en papier. Mais sur la Seine moirée, éblouissante de soleil, ce sont des yachts, toutes voiles tendues, qui participent à la grande fête annuelle du Yacht Club de l'Ile-de-France, dans le bassin de Meulan-Les Mureaux.

(Photos de JEAN GANS.)

